

Diana Gabaldon

OUTLANDER



LA
NOUVELLE
SÉRIE
ÉVÈNEMENT
AUX USA

Le chardon et le tartan



OUTLANDER

LIVRE-1

Le chardon et le tartan

DIANA
GABALDON

OUTLANDER

LIVRE-1

Le chardon et le tartan

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*



Précédemment paru aux Éditions J'ai lu en deux volumes :
La porte de pierre
Le bûcher des sorcières

Titre original :
OUTLANDER

© Diana Gabaldon, 1991

Pour la traduction française :
© Presses de la Cité, 1995

*À la mémoire de ma mère,
Jacqueline Sykes Gabaldon,
qui m'a appris à lire.*

Chaque jour, des milliers de gens disparaissent. N'importe quel policier vous le confirmera. Mieux encore, interrogez un journaliste. Les avis de recherche sont le pain quotidien de la presse.

Des adolescentes fuguent. De jeunes enfants se perdent ou sont kidnappés. Des femmes au foyer au bord de la crise de nerfs prennent l'argent du ménage et sautent dans un taxi qui les emmène à la gare la plus proche. Des financiers internationaux changent de nom et se volatilisent dans la fumée de leur havane.

La plupart réapparaissent tôt ou tard, morts ou vifs. Au bout du compte, toutes les disparitions finissent par s'expliquer.

Enfin... presque toutes.

PREMIÈRE PARTIE

Inverness, 1945

Un nouveau départ

A PREMIÈRE VUE, CE PETIT COIN TRANQUILLE DES HIGHLANDS ne se prêtait guère aux disparitions. Nous étions en 1945, et le bed and breakfast de Mme Baird ressemblait à des milliers d'autres établissements du même genre dans la région : calme et propre, avec un papier à fleurs un peu vieillot, un parquet briqué à l'encaustique et une salle de bains équipée d'un chauffe-eau à pièces. Notre hôtesse, une petite dame rondelette, était accommodante. Elle n'émit aucune objection en voyant Frank envahir son minuscule salon rose avec les dizaines de livres et de dossiers sans lesquels il ne se déplaçait jamais.

Je la croisai dans le vestibule au moment de sortir. Elle me rattrapa par le bras et passa sa main potelée dans mes mèches en bataille.

— Mais ma chère madame Randall ! Vous ne pouvez pas sortir coiffée comme un as de pique ! Laissez-moi vous arranger ça. Voilà ! C'est mieux. D'ailleurs, ma cousine vient justement d'essayer une nouvelle indéfrisable qui, paraît-il, est une vraie merveille ! Pourquoi n'en touchez-vous pas deux mots au coiffeur ?

Je n'eus pas le courage de lui expliquer que les fabricants de produits capillaires n'étaient pour rien dans le désordre

de ma tignasse châtain clair et que seule la nature était en cause. Ses frisettes méticuleusement permanentées semblaient immunisées contre une telle anarchie.

— Je n’y manquerai pas, madame Baird, mentis-je. Je fais juste un saut au village pour retrouver Frank. Nous serons de retour pour le thé.

Je m’éclipsai rapidement sans lui laisser le temps de déceler d’autres défauts dans ma tenue peu réglementaire. Après quatre ans de privations dans mon uniforme d’infirmière de la Royal Army, j’étais déterminée à ne porter que des robes légères aux couleurs gaies, totalement inadaptées aux longues marches dans les bruyères.

Il faut dire que je n’étais pas venue pour me promener dans la lande. J’avais plutôt espéré m’adonner à la grasse matinée et paresser de longs après-midi au lit avec Frank, à faire tout autre chose que dormir. Malheureusement, avec Mme Baird passant inlassablement l’aspirateur devant la porte de notre chambre, l’atmosphère était rarement propice au flirt langoureux.

— Ce doit être le bout de tapis le plus sale de toute l’Écosse, avait grommelé Frank ce matin même tandis que, encore couchés, nous étions bercés par le vrombissement féroce dans le couloir.

— Je crois plutôt que notre chère Mme Baird s’est mis en tête de protéger ma vertu, avais-je renchéri. Finalement, nous aurions peut-être mieux fait d’aller à Brighton.

Nous avons choisi les Highlands pour nous reposer un peu avant que Frank ne prenne son poste de professeur d’histoire à Oxford. L’Écosse avait été moins touchée par les horreurs de la guerre que le reste du pays. En tant que lieu de villégiature, elle était également moins susceptible d’être prise d’assaut par les milliers de sujets britanniques résolus à célébrer le retour de la paix dans une liesse frénétique.

En outre, je crois que nous pensions tous deux secrètement que les Highlands étaient un choix symbolique pour

nos retrouvailles. C'était ici que, sept ans plus tôt, nous nous étions mariés et avons passé notre lune de miel de deux jours, à la veille de la guerre. C'était donc l'endroit idéal pour nous redécouvrir. Hélas, nous avons oublié que si le golf et la pêche étaient les sports favoris des Écossais, les commérages étaient également une des activités principales dans les chaumières. Et lorsqu'il pleut tout au long de la sainte journée, les gens passent plus de temps dans les chaumières que sur le green ou au bord de la rivière.

— Où tu vas ? avais-je demandé en voyant Frank faire mine de se lever.

— Je ne tiens pas à décevoir cette charmante vieille dame.

Assis sur le bord du vieux lit en fer, il se mit à sautiller doucement sur place, faisant grincer les ressorts. Dans le couloir, l'aspirateur s'interrompt aussitôt. Après quelques minutes de couinements rythmiques, il émit un râle sonore et théâtral puis se laissa tomber en arrière dans un fracas métallique. J'enfouis ma tête dans l'oreiller pour étouffer mon fou rire et ne pas perturber le silence attentif derrière la porte.

Frank fronça ses sourcils d'un air réprobateur et chuchota :

— Tu es censée gémir d'extase au lieu de ricaner sottement. On va croire que je ne suis pas à la hauteur.

— Tu n'espères tout de même pas m'avoir satisfaite en gigotant deux minutes !

— Ingrate ! Je croyais être venu ici pour me reposer.

— Gros paresseux ! Si tu tiens à ajouter une nouvelle branche à ton arbre généalogique, tu devras montrer un peu plus d'ardeur à l'ouvrage.

La passion de Frank pour les histoires de famille était également à l'origine de ce choix des Highlands. Selon un de ces bouts de papier jauni qu'il traînait toujours avec lui, l'un de ses assommants ancêtres était venu se perdre dans ce trou pour une raison obscure vers le milieu du XVIII^e siècle... ou était-ce au XVII^e ?

— Si mon nom finit comme un moignon stérile sur l'arbre des Randall, grogna-t-il, ce sera la faute de la passion de notre hôtesse pour son aspirateur. Après tout, nous sommes mariés depuis près de huit ans. Le petit Frank junior n'a pas besoin d'être conçu devant témoins pour être légitimé.

— Encore faut-il qu'il soit conçu, soupirai-je.

Je commençais à craindre que nous ne puissions jamais avoir d'enfant. Nous avons été déçus une fois de plus juste avant de partir pour les Highlands.

— Avec cet air vivifiant et cette alimentation saine ? S'il doit paraître, ce sera ici ou jamais !

La veille au soir, nous avons dîné de harengs frits. Au déjeuner précédent, on nous avait servi du hareng mariné. L'odeur âpre qui s'élevait dans l'escalier laissait encore présager du hareng au petit déjeuner, fumé cette fois.

— Si tu n'envisages pas une seconde performance pour le bon plaisir de Mme Baird, tu ferais bien de t'habiller, suggérai-je. Tu ne dois pas rencontrer le pasteur à dix heures ?

Le révérend Reginald Wakefield, vicaire de la paroisse locale, avait proposé à Frank de lui montrer des registres baptistaires d'un intérêt palpitant. Il l'avait également alléché en lui promettant d'exhumer quelque dépêche militaire moisie ou autre gribouillis du même genre mentionnant son ancêtre notoire.

— Comment s'appelait cet arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père déjà ? demandai-je d'un air détaché. Celui qui est venu mettre son nez par ici pendant un des soulèvements, c'était Willy ou Walter ?

— Jonathan, rectifia-t-il.

Frank supportait ma profonde indifférence pour ses ancêtres avec stoïcisme, mais il restait toujours sur le qui-vive, prêt à profiter du moindre signe de curiosité pour me débiter toutes les informations connues sur les premiers Randall et leurs degrés de parenté. Tandis qu'il boutonnait sa chemise, je vis briller dans ses yeux la lueur fébrile du conférencier fanatique.

— Jonathan Wolverton Randall, commença-t-il, plus connu sous le surnom fringant de « Black Jack » qu'on lui donna dans l'armée, sans doute à l'époque où il était en garnison dans la région. « Wolverton » venait de son grand-oncle maternel, un petit chevalier du Sussex.

Je me laissai tomber à plat ventre sur le lit en ronflant bruyamment. Frank ne se laissa pas intimider.

— Il a acheté son titre d'officier dans les années 30 – 1730, cela s'entend –, puis a servi comme capitaine des dragons. D'après les documents d'époque que la cousine May m'a envoyés, il aurait fait une belle carrière dans l'armée. Il n'avait guère le choix : étant le cadet de sa famille, son avenir était tout tracé. Le benjamin a suivi lui aussi la tradition en entrant dans les ordres, mais je n'ai encore rien trouvé à son sujet. Toujours est-il que le duc de Sandringham a fait un éloge dithyrambique du travail de Jack Randall dans les Highlands avant et pendant le second soulèvement jacobite de 1745.

Il ajouta à l'intention des plus incultes de l'assistance, à savoir moi :

— Tu sais... Charles-Édouard Stuart, « Bonnie Prince Charlie », dit le Prétendant, et tout et tout...

— Si tu veux mon avis, interrompis-je en me redressant pour tenter de remettre un peu d'ordre dans ma coiffure, les Écossais n'ont pas encore compris qu'ils avaient perdu la bataille. Hier soir, au pub, j'ai entendu le barman nous traiter en douce de *Sassenach*.

— Bah, pourquoi pas ? répondit Frank, magnanime. Après tout, cela ne signifie rien d'autre qu'« anglais », ou au pire *Outlander*, quelqu'un qui n'est pas d'ici... ce que nous sommes.

— J'avais fort bien compris, merci. C'est son ton qui m'a déplu.

Frank fouilla dans le tiroir du bureau à la recherche d'une cravate.

— Il était sans doute agacé parce que je me suis plaint que sa bière était trop fade. Je lui ai dit que pour obtenir une authentique bière des Highlands, il fallait jeter une vieille botte dans la cuve de fermentation et que le dernier jus devait être passé dans un slip usé.

— Je comprends maintenant pourquoi l'addition était si salée !

— Naturellement, j'ai présenté les choses avec la plus grande diplomatie, mais uniquement parce que le terme « slip » n'existe pas en gaélique.

J'étais justement en train de chercher le mien. Je demandai, intriguée :

— Pourquoi ? Les anciens Gaëls ne connaissaient pas les sous-vêtements ?

Frank esquissa un sourire entendu.

— Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu cette vieille rengaine sur ce qu'un Écossais porte sous son kilt ?

— Je me doute qu'ils ne portent pas des gaines-culottes descendant jusqu'à mi-cuisse, rétorquai-je, piquée. Tiens, ça me donne une idée ! Cet après-midi, pendant que tu batifoleras avec tes vicaires, je vais me mettre à la recherche d'un porteur de kilt et mener une enquête.

— Tâche de ne pas te faire arrêter, Claire ! Ce serait très mal vu à Oxford.

De fait, aucun porteur de kilt ne traînait sur la place du village. Pourtant, il y avait du monde, principalement des dames du genre de Mme Baird, faisant leurs courses. Avec leurs robes imprimées et leur caquetage incessant, elles emplissaient les magasins d'une atmosphère chaleureuse et douillette, rempart efficace contre la brume froide du matin.

N'ayant encore aucune maison à entretenir, je n'avais pas grand-chose à acheter, mais j'aimais me promener dans les boutiques pour me repaître du spectacle des rayonnages à nouveau remplis. Nous avions tous souffert de ces longues années

de rationnement, manquant des produits les plus élémentaires comme le savon, les œufs, et plus encore de ces petits luxes tels qu'*Heure bleue*, mon parfum favori.

Mon regard s'attarda sur une vitrine pleine d'objets pour la maison : des napperons brodés, des couvre-théières, des carafes, des verres, une pile de moules à tarte très ordinaires et trois vases.

Je n'avais jamais possédé de vase de ma vie. Pendant la guerre, j'avais été logée dans les quartiers des infirmières, d'abord à l'hôpital de Pembroke, puis sous les tentes d'un campement militaire en France. Avant cela, je n'étais restée nulle part suffisamment longtemps pour justifier une telle acquisition. De plus, si j'avais eu un vase, oncle Lamb aurait eu tôt fait de me le remplir de fragments de poteries antiques avant que j'aie pu mettre la main sur un bouquet de marguerites.

Mon cher oncle Lamb. Quentin Lambert Beauchamp, « Q » pour ses élèves d'archéologie et ses amis, « professeur Beauchamp » pour le cercle académique dans lequel il évoluait et devant lequel il tenait ses conférences.

C'était le frère de mon père et mon seul parent encore en vie pendant mon enfance. Il avait hérité de moi quand j'avais cinq ans, après la mort de mes parents dans un accident de voiture. Sur le point d'embarquer pour le Proche-Orient, il avait retardé son départ le temps d'organiser les funérailles et de m'inscrire dans une pension pour jeunes filles de bonne famille, où j'avais catégoriquement refusé de pénétrer.

Confronté à la nécessité de dénouer mes doigts potelés, agrippés à la poignée de portière de son automobile, et de me traîner jusqu'au perron de l'établissement, oncle Lamb, qui détestait les esclandres, avait poussé un soupir d'exaspération avant de capituler. Dans la voiture qui nous emmenait tous les deux, il s'était fait une raison et avait lancé mon canotier flambant neuf par la fenêtre.

— Quelle horreur ! avait-il bougonné en le regardant voltiger gaiement par le rétroviseur. Je ne comprends vraiment pas pourquoi les femmes s'entêtent à porter des chapeaux.

Il s'était ensuite tourné vers moi, me dévisageant d'un œil torve.

— Mettons les choses au point, avait-il annoncé d'une voix grave. Sous aucun prétexte tu ne joueras à la poupée avec mes statuettes funéraires persanes. Le reste, si tu veux, mais elles, jamais ! On est bien d'accord ?

J'avais hoché la tête, satisfaite. Après quoi, je l'avais suivi au Proche-Orient, en Amérique du Sud, puis sur des dizaines d'autres sites de fouilles de par le monde. J'avais appris à lire et à écrire avec les brouillons de ses articles d'archéologie, à creuser des latrines, à faire bouillir l'eau, et des tas d'autres choses peu convenables pour une jeune fille bien née... jusqu'au jour où un jeune et séduisant historien était venu consulter oncle Lamb sur un point de philosophie française inspiré par une pratique religieuse de l'ancienne Égypte.

Même après notre mariage, Frank et moi avons mené la vie nomade des jeunes universitaires, sillonnant l'Europe pour participer à des conférences, passant d'un meublé à l'autre, jusqu'à ce que la guerre envoie Frank à l'école des officiers puis au service des renseignements et moi à l'école d'infirmières. La maison d'Oxford serait notre premier vrai foyer.

Coinçant fermement mon sac sous le bras, j'entrai dans la boutique d'un pas résolu et achetai les trois vases.

Je retrouvai Frank au croisement de High Street et de Gereside Road. Il lança un regard surpris à mes acquisitions.

— Des vases ? Excellente idée ! Tu vas peut-être cesser de garnir les pages de mes livres avec tes fleurs.

— Ce ne sont pas des fleurs mais des spécimens. Je te rappelle que c'est toi qui m'as suggéré de m'intéresser à la botanique. « Ça t'occupera, maintenant que tu n'as plus personne à soigner », c'est bien ce que tu as dit, non ?

— C'est vrai, admit-il en souriant, mais je ne pensais pas me retrouver les genoux couverts de pétales et de tiges desséchés chaque fois que j'ouvrirais un livre. À propos, c'est quoi, cette saleté marronnasse que tu as mise dans mon répertoire de symboles héraldiques ?

— Du marronnier d'Inde. C'est excellent pour les hémorroïdes.

— Tu prépares des stocks pour mon grand âge imminent ? Tu es trop bonne.

Nous poussâmes la grille en riant et Frank s'effaça pour me laisser gravir les quelques marches étroites du perron.

Soudain, il me retint en m'attrapant par le bras.

— Attention ! Regarde sur quoi tu viens de marcher.

Je soulevai vivement le pied et vis une grande tache couleur rouille sur le seuil.

— C'est bizarre, dis-je. Je vois Mme Baird lessiver ses marches tous les matins. Qu'est-ce que c'est, à ton avis ?

Frank se pencha et huma la tache.

— On dirait du sang.

— Du sang ! glapis-je en reculant d'un pas. Mais le sang de qui ?

Je lançai un regard inquiet vers la maison.

— Il est peut-être arrivé quelque chose à Mme Baird !

Notre hôtesse était tellement obsédée par la propreté que je ne pouvais l'imaginer laissant des taches de sang sécher devant sa porte sans qu'une terrible catastrophe soit survenue. L'espace d'un instant, j'eus la vision d'un tueur fou armé d'une hache tapi dans le salon, prêt à bondir sur nous dès que nous ouvririons la porte.

Frank prit un air songeur, puis se pencha sur la pointe des pieds par-dessus la haie qui nous séparait du jardin voisin.

— Je ne pense pas, dit-il finalement. Il y a la même tache devant la porte des Collin.

Je me rapprochai de lui, tant pour me rassurer que pour regarder moi aussi chez les voisins. Les Highlands ne me

semblaient guère un endroit propice pour les tueurs en série, mais, à y bien réfléchir, ces gens-là sévissent rarement en suivant une logique géographique.

— Voilà qui est plutôt... déplaisant, observai-je dignement.

La maison d'à côté ne donnait pas le moindre signe de vie.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

Frank fronça les sourcils, l'air concentré. Puis, saisi d'une soudaine inspiration, il se frappa la cuisse.

— Ça y est, je crois que j'ai compris ! Ne bouge pas, je reviens dans un instant.

Il dévala les marches, traversa le jardin en flèche et disparut dans la rue, me laissant plantée seule sur le pas de la porte.

Il revint bientôt, le visage rayonnant.

— Je m'en doutais, toutes les maisons de la rue y ont eu droit.

— Droit à quoi ? À la visite d'un malade mental ? m'écriai-je encore un peu nerveuse à l'idée d'être restée seule quelques instants en compagnie d'une flaque de sang.

Frank se mit à rire.

— Mais non, à un sacrifice rituel. C'est absolument passionnant !

Il se mit à quatre pattes pour inspecter de plus près la marque rousse.

Cette information n'était pas plus rassurante que ma théorie d'un fou furieux errant avec sa hache. Je m'accroupis près de lui, fronçant le nez. Il était encore trop tôt dans la saison pour les mouches, mais quelques gros moucheron tournoyaient lentement au-dessus de la tache.

— Qu'est-ce que tu entends exactement par « sacrifice rituel » ? Mme Baird est une fervente croyante. Elle va à l'église tous les matins, comme la plupart des voisins. Ce n'est pas un pays de druides ici, tu sais.

Il se releva, époussetant les brins d'herbe sur son pantalon.

— Tu n'y connais rien, ma fille. Il y a peu d'endroits au monde où la sorcellerie et les vieilles superstitions soient

plus vivantes et mieux intégrées à la vie quotidienne que dans les Highlands, bons chrétiens ou pas. Mme Baird croit aux anciennes légendes, comme tous les gens d'ici.

Il indiqua la tache de la pointe de sa chaussure impeccablement cirée.

— C'est le sang d'un coq noir, expliqua-t-il d'un air satisfait. Ces maisons sont récentes, vois-tu... des préfabriqués.

Je lui lançai un regard glacial.

— Oh, mais tout s'explique ! minaudai-je. Et peut-on savoir ce que ça change ? Et où est passé tout le monde ?

— Au pub, sans doute. Allons y faire un tour, on verra bien.

Me prenant par le bras, il m'entraîna vers la rue et nous reprîmes la direction de Gereside Road.

— Autrefois, expliqua-t-il en chemin, il n'y a pas si longtemps d'ailleurs, la coutume voulait qu'on fasse un sacrifice chaque fois qu'on bâtissait une nouvelle maison. C'était une sorte d'offrande aux esprits de la terre. Tu sais : *Sur son premier-né il bâtit sa demeure et son plus jeune fils en devint l'huis.* C'est vieux comme le monde.

— Charmant ! dis-je en réprimant un frisson de dégoût. Je suppose que le fait de tuer une volaille au lieu d'un être humain doit être interprété comme une preuve de modernité. Si j'ai bien compris, ces maisons modernes ont été construites au mépris de la tradition et leurs occupants actuels réparent cette omission.

— Exactement.

Satisfait de ma vivacité d'esprit, Frank me gratifia d'une petite tape dans le dos avant de poursuivre son explication :

— Le vicaire m'a confié que beaucoup de gens par ici ont pris la guerre comme un châtement divin pour s'être détournés de leurs racines et avoir négligé certaines précautions, comme enterrer un cadavre sous les fondations de leur maison ou brûler leurs arêtes de poissons dans la bruyère, sauf s'il s'agit de haddock, naturellement. On ne brûle jamais des restes de

haddock, tu savais ça ? Au risque de ne plus jamais en pêcher. Les arêtes de haddock doivent impérativement être enterrées.

— Je m'en souviendrai. Tu ne saurais pas, par hasard, comment faire pour ne plus jamais voir un hareng de sa vie ? Je m'y attellerais de ce pas.

Il fit non de la tête, soudain plongé dans une de ses tranches d'historien qui le coupaient du reste du monde, l'esprit tout entier occupé à fouiller dans sa mémoire phénoménale.

— Je ne sais pas comment me débarrasser des harengs, répondit-il enfin, mais je sais comment faire avec les souris : on suspend des branches de genévrier. *Du genévrier dans la maison, les souris ne tournent plus rond !* Mais pour en revenir aux corps enterrés sous les fondations, savais-tu que cette pratique a donné à la région un bon nombre de ses fantômes ? Tu vois Mountgerald, la grande maison au bout de High Street ? Figure-toi qu'elle est hantée par un ouvrier qui a été sacrifié au moment de sa construction. Ça remonte au XVIII^e siècle, c'était pratiquement hier, pour tout dire.

» On raconte que, sur l'ordre du propriétaire de la maison, on a d'abord érigé un mur, puis on a fait tomber une grosse pierre sur la tête d'un des ouvriers, le moins sympathique, je suppose. Ensuite, ils ont bâti la maison par-dessus. Depuis, le malheureux hante la cave, qui correspond au lieu où il a été tué, sauf le jour anniversaire de sa mort et les quatre Old Days.

— Les Old Days ?

— Les anciennes fêtes. Hogmanay, qui correspond au Nouvel An, Midsummer Day, au milieu de l'été, Beltane, à l'équinoxe de printemps, et All Hallows, à la Toussaint. Les druides et les premiers Pictes respectaient les fêtes du soleil et du feu. Ces jours sacrés, les fantômes sont libérés et peuvent errer librement dans la nature, pour faire le bien ou le mal à leur guise.

Il se gratta le menton d'un air songeur.

— D'ailleurs, on approche de la date de Beltane. Mieux vaut rester sur tes gardes quand tu passes devant le cimetière.

Il me lança un regard malicieux et je compris que la leçon était terminée.

— Et ils sont nombreux, les fantômes locaux ? demandai-je prudemment.

— Je ne sais pas. Fais-moi penser à interroger le vicaire à ce sujet la prochaine fois qu'on le rencontre.

De fait, nous le rencontrâmes quelques minutes plus tard. Il était au pub, comme tout le village apparemment, portant un toast à la récente sanctification des nouvelles maisons.

Il fut légèrement embarrassé d'être surpris en train de cautionner des pratiques païennes et nous assura qu'il s'agissait uniquement de préserver de pittoresques coutumes locales.

— C'est absolument passionnant, nous confia-t-il.

Hélas, je reconnus bien là le chant de l'érudit, aussi facilement identifiable que le cri de la grive. Le sang de Frank ne fit qu'un tour : répondant aussitôt à l'appel d'un individu de son espèce, il entama la danse rituelle du chercheur et les deux hommes se lancèrent à corps perdu dans une conversation « absolument passionnante » sur les archétypes et les parallèles entre superstitions archaïques et croyances modernes. Je poussai un soupir et jouai des coudes vers le bar. J'en revins bientôt avec une fine à l'eau dans chaque main.

Sachant par expérience à quel point il était difficile de détourner l'attention de Frank lorsqu'il était plongé dans ce genre de discussion, je lui pris la main, y plaçai le verre et rabattis ses doigts autour, lui laissant néanmoins la responsabilité de porter son cognac à la bouche.

Je découvris Mme Baird assise sur un banc près de la fenêtre, bavardant avec un homme d'un certain âge qu'elle me présentait, les yeux rendus brillants par l'alcool et le plaisir d'être en bonne compagnie.

— Voici M. Crook, le monsieur dont je vous parlais, madame Randall, annonça-t-elle. Celui qui connaît tout un tas de plantes.

Se tournant vers M. Crook, elle expliqua :

— Mme Randall s'intéresse de près aux petites plantes. Elle les serre dans des livres.

À la fois poli et un peu sourd, M. Crook l'écouta en hochant la tête.

— Vraiment ? dit-il. Je possède quelques presses, des vraies, faites pour conserver des herbes et toutes sortes de plantes. C'est mon neveu qui me les a offertes, à l'époque où il était à l'université et rentrait à la maison pour les vacances. Je n'ai jamais eu le courage de lui avouer que je ne m'en servais jamais. Les plantes, voyez-vous, on les suspend par la tige ou on les fait sécher dans un cadre, avant de les stocker dans de la gaze ou un flacon, mais je ne vois pas ce que je pourrais faire d'une pauvre plante écrasée sous une presse.

— Eh bien... vous pourriez les regarder de temps en temps, je ne sais pas, suggéra aimablement Mme Baird. Mme Randall a fait des compositions charmantes avec des mauves et des violettes. Vous pourriez en faire, vous aussi, et les mettre sous verre pour les accrocher au mur.

— Mmmm... fit M. Crook sans conviction. En tout cas, si mes presses peuvent vous être utiles, madame, elles sont à vous. Ça me ferait mal au cœur de les jeter mais, d'un autre côté, je ne vois vraiment pas ce que je pourrais en faire.

J'assurai M. Crook que je serais ravie de le débarrasser de ses presses, et plus encore s'il avait l'amabilité de me montrer où trouver quelques-unes des plantes rares de la région. Il me dévisagea longuement, la tête penchée de côté comme une vieille crécerelle, puis sembla conclure que mon intérêt était sincère. Nous décidâmes alors de nous retrouver le lendemain matin pour une visite guidée des taillis des environs. Frank devait se rendre à Inverness pour consulter certaines archives à l'hôtel de ville et je n'étais que trop contente d'avoir une

bonne excuse pour ne pas l'accompagner. Pour moi, n'importe quel vieux bout de papier en valait un autre.

Peu après, Frank prit congé du vicaire et nous reprîmes le chemin de la maison en compagnie de Mme Baird. Je n'osais évoquer le sang de coq sur le perron, mais Frank n'eut pas autant de scrupules et la soumit à un interrogatoire en bonne et due forme sur les origines de cette tradition.

— Je suppose que c'est une coutume très ancienne ? lança-t-il en décapitant les herbes folles sur le bord de la route à grands coups de canne.

Les ansérines et les quintefeuilles étaient déjà écloses. Les branches de genêt ployaient sous leurs gros bourgeons ; dans une semaine, elles seraient en fleur.

— Oh, pour ça, je pense bien ! s'exclama Mme Baird.

Elle se dandinait sur ses courtes jambes, marchant d'un pas si leste que nous avions peine à la suivre.

— C'est vieux comme le monde. Ça remonte même à avant les géants.

— Les géants ? m'étonnai-je.

— Oui, les Fionn et les Feinn, vous savez.

— Les contes gaéliques ! observa Frank, vivement intéressé. Ce sont des héros de légendes, probablement d'origine norroise. La région a été fortement marquée par les influences scandinaves, comme tout le littoral occidental à vrai dire. Certains lieux portent même un nom norrois.

Je levai les yeux au ciel, pressentant une nouvelle avalanche de données historiques. Mme Baird, plus indulgente, lui adressa un sourire encourageant et nous confia s'être rendue dans le Nord où elle avait vu le Rocher des Deux-Frères. C'était bien scandinave, n'est-ce pas ?

— Les peuples du Nord ont descendu cette côte des centaines de fois entre 500 et 1300, expliqua Frank, le regard rivé sur la ligne d'horizon comme s'il apercevait les drakkars toutes voiles dehors. C'étaient des Vikings. Ils amenaient avec

eux leurs légendes et leurs mythes. L'Écosse est un bon pays pour les mythes. Ils semblent y prendre racine.

Là, j'étais enfin d'accord avec lui. Le soir tombait et un orage s'annonçait. Dans la lumière surnaturelle qui couvait sous l'épais manteau de nuages, même les maisons flambant neuves semblaient aussi anciennes que le vieux calvaire couvert de mousse qui se dressait à cent mètres de nous, gardant le même croisement depuis un millénaire. C'était une nuit idéale pour rester enfermé chez soi, les volets clos.

Hélas, plutôt que de rester confortablement lové dans le salon douillet de Mme Baird à regarder des vues stéréoscopiques de Perth Harbor, Frank choisit d'aller prendre un verre chez M. Bainbridge, un notaire passionné par les archives historiques de sa région. Me souvenant de ma précédente rencontre avec M. Bainbridge, je choisais Perth Harbor.

— Essaie de rentrer avant l'orage, dis-je en embrassant Frank. Et transmets mes amitiés à M. Bainbridge.

— Euh... oui, bien sûr, répondit Frank en évitant de croiser mon regard.

Il enfila son pardessus et sortit en attrapant au vol un parapluie dans le vestibule.

Je refermai la porte derrière lui sans tirer le verrou afin qu'il puisse rentrer sans réveiller Mme Baird. En revenant au salon, je souris malgré moi en pensant que Frank ne ferait sans doute aucune allusion à sa femme, un geste que M. Bainbridge apprécierait certainement. Je ne pouvais guère le lui reprocher.

Lors de notre visite chez M. Bainbridge, l'après-midi précédent, tout avait pourtant bien commencé. J'avais été parfaite : discrète, bien élevée, intelligente mais sans en rajouter, bien coiffée et vêtue sobrement, bref le modèle même de la femme d'un éminent professeur d'Oxford... jusqu'à l'heure du thé.

J'examinai la paume de ma main droite où une grande cloque encore douloureuse couvrait la base de quatre doigts.

Après tout, je n'y étais pour rien si ce cher M. Bainbridge, veuf de son état, se satisfaisait d'une vieille théière bon marché en fer-blanc. Et puis, même s'il ne l'avait fait que par politesse, il n'avait qu'à ne pas me demander de servir le thé. Sans compter qu'il aurait pu me prévenir que le manchon isolant qu'il m'avait fourni à cette intention était troué et que le fer-blanc chauffé au rouge allait entrer en contact direct avec mon épiderme délicat.

Non, lâcher la théière était une réaction parfaitement normale et saine. Que celle-ci soit tombée sur les genoux de M. Bainbridge était pure coïncidence, il fallait bien qu'elle tombât quelque part. Ce fut mon « Bordel de merde ! » — lancé d'une voix qui avait étouffé le cri de douleur de M. Bainbridge — qui suscita le regard noir de Frank par-dessus ses petits fours.

Une fois remis du choc, M. Bainbridge avait fait preuve d'une grande courtoisie. Il s'était précipité sur ma main brûlée sans prêter attention aux excuses de Frank, qui se hâta d'expliquer que j'avais travaillé dans un hôpital militaire pendant près de deux ans.

— Je crains que mon épouse n'ait ramassé quelques... euh... expressions colorées auprès des Yankees, avait-il balbutié avec un sourire crispé.

— En effet, avais-je sifflé entre mes dents tout en enveloppant une serviette humide autour de ma main. Certains hommes tendent à s'exprimer d'une manière des plus pittoresques quand on leur extrait des fragments d'obus du corps. Allez savoir pourquoi !

Avec tact, M. Bainbridge avait tenté de ramener la conversation vers un terrain plus neutre en déclarant qu'il avait toujours été fasciné par l'évolution du langage dit « profane » à travers les âges :

— Prenez *Gorblinney*, par exemple, une corruption récente du juron *God blind me*, « que Dieu me rende aveugle ».

— Absolument, renchérit Frank, prenant la balle au bond. Sans sucre, merci, Claire. Mais que dire de *Gadzeuks* ? L'origine de « Gad » est très claire, ça vient de *God* – Dieu – mais le *zeuk* ?...

— À mon avis, cela dériverait d'un vieux mot écossais : *yeuk*, qui signifie « démangeaison ». Une hypothèse intéressante, non ?

Frank acquiesça, laissant sa mèche peu académique lui retomber devant les yeux.

— Captivante, cette évolution du profane, concéda-t-il.

— Oui, et ça ne s'arrête pas là, avançai-je en pêchant un morceau de sucre du bout des pinces en argent.

— Vraiment ? fit M. Bainbridge poliment. Avez-vous rencontré des variations intéressantes au cours de votre expérience sur... euh... le terrain ?

— Oh oui ! Il y en a une que j'affectionne particulièrement. Je la tiens d'un Yankee. Un certain Williamson, originaire de New York. Elle lui venait spontanément chaque fois que je changeais ses bandages.

— Mais que disait-il donc ?

— « Salope de Roosevelt de mes deux ! » répondis-je en laissant élégamment tomber un sucre dans le café de mon tendre époux.

Je passai un moment très agréable en compagnie de Mme Baird puis montai dans ma chambre pour me préparer au retour de Frank. Sachant qu'il pouvait difficilement avaler plus de deux verres de sherry à la suite, je l'attendais de bonne heure.

Le vent se levait et l'air de la chambre était chargé d'électricité, rendant vaines toutes mes tentatives pour remettre de l'ordre dans ma coiffure. Par ce temps, il valait mieux se contenter d'un brossage de dents. J'avais beau les rabattre en arrière, mes boucles hirsutes retombaient opiniâtement le long de mes joues.

L'aiguière était vide. Frank avait utilisé l'eau pour faire sa toilette avant de se rendre chez M. Bainbridge et je n'avais pas pensé à la remplir au robinet de la salle d'eau. Je saisis mon flacon d'*Heure bleue* et en versai une dose généreuse dans ma paume. Je me frottai vigoureusement les mains avant que le parfum s'évapore et lissai mes cheveux en arrière. Puis j'en versai un peu sur ma brosse et rabattis mes mèches derrière les oreilles.

Voilà qui est mieux, pensai-je en tournant la tête de droite à gauche pour apprécier le résultat dans le vieux miroir écaillé. L'humidité avait dissipé l'électricité et mes cheveux flottaient en lourdes boucles brillantes autour de mon visage. En s'évaporant, l'alcool avait laissé un parfum agréable dans la pièce. Voilà qui mettrait Frank dans les meilleures dispositions. *Heure bleue* était son parfum favori.

Un éclair illumina le ciel, suivi d'un roulement de tonnerre. La lumière s'éteignit quelques secondes plus tard. Jurant entre mes dents, je cherchai à tâtons le tiroir de la commode.

J'avais aperçu des bougies et des allumettes quelque part. Dans les Highlands, les coupures de courant étaient si fréquentes que toutes les chambres d'auberge et d'hôtel en étaient nécessairement équipées. J'en avais vu dans les hôtels les plus chics, parfumées au chèvrefeuille et présentées dans de rutilants chandeliers en verre dépoli ornés de pendeloques.

Celles de Mme Baird étaient on ne peut plus simples : de vulgaires bougies blanches. Mais il y en avait tout un tas, ainsi que trois pochettes d'allumettes. Ce n'était pas le moment de faire des chichis.

J'attendis l'éclair suivant pour repérer le bougeoir en céramique bleue sur la coiffeuse. J'y glissai une bougie puis éclairai la pièce en allumant des bougies un peu partout. Bientôt, la chambre baignait dans une belle lumière chaude et dorée. Très romantique. Non sans une certaine présence d'esprit, je pris soin d'éteindre l'interrupteur afin qu'un retour soudain

du courant ne vienne gâter l'atmosphère à un moment inoportun.

Les bougies ne s'étaient pas consumées de plus d'un demi-centimètre quand Frank entra comme une bourrasque dans la chambre, soufflant trois bougies sur son passage.

Il claqua la porte derrière lui, en éteignant deux autres. Se retrouvant plongé dans la pénombre, il s'immobilisa, passant une main dans ses cheveux ébouriffés. Je me levai et rallumai patiemment les bougies éteintes, non sans lui faire remarquer – très gentiment – qu'il avait une drôle de manière d'entrer dans une chambre. Ce ne fut qu'après avoir restauré mon éclairage savant et m'être tournée vers lui pour lui offrir un petit verre de remontant que je remarquai son teint blême et son air ahuri.

— Qu'est-ce qui se passe, Frank ? On dirait que tu viens de croiser un fantôme !

— C'est que... euh... tu ne crois pas si bien dire !

Il saisit machinalement ma brosse et s'appêta à se recoiffer. Une bouffée d'*Heure bleue* lui titilla les narines. Fronçant le nez, il reposa la brosse, optant pour son peigne de poche.

Il lança un regard par la fenêtre que fouettaient régulièrement les branches d'un aulne. Un volet claquait quelque part et il me vint à l'esprit que l'un de nous aurait peut-être dû aller le fermer, quoique ce remue-ménage dehors soit plutôt agréable à entendre.

— C'est un sale temps pour les fantômes, tu ne penses pas ? observai-je. Je croyais qu'ils aimaient hanter les cimetières par les nuits mornes et brumeuses.

Frank émit un petit rire nerveux.

— Bah ! Les histoires de Bainbridge ont dû me monter à la tête. Ça, et un sherry de trop. Ce n'était sans doute rien.

— Mais qu'est-ce que tu as vu exactement ? demandai-je, intriguée, en m'asseyant sur le plateau de la coiffeuse.

Je lui indiquai du menton la bouteille de whisky et Frank s'empressa de nous servir un verre.

— Un homme, rien de plus.

Il se versa un doigt d'alcool et deux pour moi.

— Il se tenait là, sur la route, juste devant la maison.

— Devant la maison ! m'esclaffai-je. Alors, aucun doute, c'était bien un fantôme. J'imagine mal un être humain attendant dehors par une nuit pareille !

Frank inclina l'aiguillère au-dessus de son verre, puis me lança un regard accusateur en ne voyant rien venir.

— Ne me regarde pas comme ça ! C'est toi qui l'as vidée avant de partir à ton rendez-vous. Quant à moi, je préfère mon whisky sec.

Pour illustrer mon propos, j'avalai aussitôt une longue gorgée.

L'espace d'un instant, Frank sembla tenté de redescendre chercher de l'eau au rez-de-chaussée, mais il se ravisa et poursuivit son histoire en buvant les lèvres pincées comme si son verre contenait du vitriol et non le meilleur single malt Glenfiddich.

— Il attendait de ce côté-ci du jardin, derrière la clôture. Il m'a semblé...

Il hésita.

— Il m'a semblé qu'il épiait ta fenêtre.

— Ma fenêtre ? Ça alors !

Je réprimai un petit frisson et me précipitai – quoiqu'un peu tard – pour fermer les volets. Frank me suivit dans la pièce en poursuivant :

— Moi-même je pouvais te voir. Tu te brossais les cheveux en pestant contre tes épis.

— Dans ce cas, notre espion a dû bien s'amuser !

Frank secoua la tête. Il sourit et aplatit mes cheveux de ses mains.

— À vrai dire, il ne riait pas du tout. Il avait même l'air terriblement abattu. Je n'ai pas bien distingué son visage. C'est plutôt sa posture qui me fait dire ça. Je suis arrivé par-derrière et, le voyant planté là, je lui ai demandé poliment si je pouvais

le renseigner. Au début, j'ai cru qu'il n'avait pas entendu, à cause du bruit du vent. Alors, j'ai répété ma question et j'ai voulu lui donner une tape sur l'épaule pour attirer son attention. Mais avant que j'aie pu le toucher, il a fait volte-face, me bousculant presque, et il s'est éloigné.

— Pas très poli, mais rien de franchement surnaturel, observai-je en finissant mon verre. Il ressemblait à quoi ?

— Un grand gaillard. Il portait tout l'attirail des Écossais, avec le kilt, le sporran¹, le plaid jeté sur l'épaule et retenu par une superbe broche représentant un cerf bondissant. J'aurais bien aimé lui demander d'où elle venait, mais il ne m'en a pas laissé le temps.

J'allai vers le secrétaire et me versai un autre whisky.

— Ça n'a rien d'extraordinaire, remarquai-je, la plupart des hommes du village possèdent de tels vêtements.

— Mmouais... fit Frank d'un air songeur. Mais ce n'est pas sa tenue qui m'a chiffonné. En partant, il est passé si près de moi que, normalement, il aurait dû au moins me frôler. Pourtant, je n'ai rien senti. Ça m'a tellement intrigué que je me suis retourné pour le suivre des yeux. Il a remonté Gereside Road puis, juste avant d'atteindre le virage, il s'est... volatilisé. J'en ai eu la chair de poule.

— Ton attention a dû être distraite une seconde juste au moment où il est entré dans l'ombre, suggérai-je. Le virage est bordé d'arbres.

— J'aurais juré ne pas l'avoir quitté des yeux un seul instant, marmonna Frank.

Il se tourna brusquement vers moi.

— Je sais ! s'exclama-t-il. Je me souviens maintenant de ce qui m'a paru si bizarre chez lui, même si je ne l'ai pas compris sur le moment.

— Quoi ?

1. Sorte d'escarcelle, souvent en fourrure, portée sur le devant du kilt et retenue par une ceinture. (*N.d.T.*)

Il commençait à me bassiner avec son histoire de fantôme. J'avais hâte de passer à un sujet plus palpitant, comme notre lit par exemple.

— Le vent qui se déchaînait ne semblait avoir aucun effet sur ses vêtements. Son kilt et son plaid ne bougeaient pas d'un poil, sauf quand il s'est mis à marcher.

Nous nous regardâmes un moment sans rien dire.

— Brrr... fis-je enfin. Je n'aime pas beaucoup ça !

Frank abandonna brusquement son air songeur.

— Bah... répondit-il en souriant. Au moins, j'aurai quelque chose à raconter au vicaire à notre prochaine rencontre. Il s'agit peut-être d'un fantôme connu dans le coin. Il se délectera à me raconter dans le détail son histoire sanglante.

Il lança un regard à sa montre.

— Mais pour le moment, je crois qu'il est temps de se mettre au lit.

— À la bonne heure, murmurai-je.

Je l'observai dans le miroir tandis qu'il ôtait sa chemise et cherchait un portemanteau. Soudain, il se tourna vers moi.

— Dis-moi, Claire, tu as déjà soigné des Écossais ? Quand tu étais au campement militaire ou à Pembroke ?

— Bien sûr, répondis-je, surprise. À Amiens, il y avait beaucoup d'hommes des régiments Seaforth et Cameron, puis, plus tard, après Caen, on a eu toute une flopée de soldats du régiment Gordon. De gentils garçons, la plupart. Très stoïques en général, sauf au moment des piqûres.

Je souris en me souvenant de l'un d'entre eux en particulier.

— Il y avait notamment ce grand-père... un cornemuseur du 3^e bataillon de Seaforth. Il ne supportait pas les injections, surtout dans la fesse. Il préférait souffrir le martyr sans broncher, pendant des heures, plutôt que de laisser l'une d'entre nous s'approcher avec une seringue. Et même quand il n'en pouvait plus, il essayait de nous convaincre de lui faire une intramusculaire dans le bras.

Je me mis à rire en pensant au caporal Chisholm.

— Un jour, il m'a déclaré : « Bon d'là ! Quitte à me retrouver sur le ventre les fesses à l'air, je veux une pépée sous moi, pas derrière mon dos armée d'une épingle à chapeau ! »

Voyant le sourire gêné de Frank, je me hâtai de le rassurer :

— Je te promets de ne pas raconter cette histoire devant tes collègues à l'université.

Son visage s'éclaira, il vint se poster derrière moi, et déposa un baiser sur le sommet de ma chevelure.

— Ne t'inquiète pas, tu pourras bien leur raconter n'importe quoi, ils vont t'adorer. Mmmm... tes cheveux sentent bon.

— Tu aimes ?

Ses mains glissèrent sur mes épaules et vinrent caresser mes seins par-dessus ma fine chemise de nuit. Je le regardai dans le miroir, son menton posé sur mon crâne.

— J'aime tout de toi, chuchota-t-il. Comme tu es belle à la lueur des bougies ! Tes yeux luisent comme du cognac dans un verre en cristal, et ta peau a la couleur de l'ivoire. Une vraie sorcière... Je devrais peut-être couper définitivement l'électricité.

— Comment ferons-nous pour lire au lit ?

— Nous ne lisons plus.

— Vraiment, et qu'est-ce qu'on pourrait y faire d'autre... à part dormir, bien sûr ? dis-je en me retournant pour l'enlacer.

Un peu plus tard, nous étions blottis l'un contre l'autre derrière les volets clos ; je levai ma tête de sur son épaule et demandai :

— Pourquoi est-ce que tu m'as demandé si j'avais soigné des Écossais, tout à l'heure ? Tu te doutais bien que oui. Il y avait des hommes venant de partout sur le champ de bataille.

Il s'étira et me caressa doucement le dos.

— Mmm ? Oh, pour rien, juste comme ça. C'est juste que, quand j'ai vu ce type, là-dehors, je me suis dit que peut-être...

Il hésita.

— Euh, c'était quelqu'un que tu avais connu pendant la guerre... et qu'il était passé pour te voir... je ne sais pas, quelque chose comme ça.

— Dans ce cas, il aurait frappé et m'aurait demandée.

— Eh bien... dit Frank sur un ton détaché, c'est peut-être qu'il ne tenait pas tellement à tomber sur moi.

Je me redressai sur un coude, dévisageant Frank. Une dernière bougie brûlait encore sur la table de chevet et je distinguais parfaitement ses traits. Il tournait la tête, faisant mine de contempler d'un air inspiré une gravure de Bonnie Prince Charlie accrochée au mur.

Je lui pris le menton et le forçai à se tourner vers moi. Il écarquilla les yeux en feignant la surprise.

— Tu insinues, sifflai-je, que l'homme que tu as vu serait...

Je cherchai le mot juste.

— Un amant ? proposa-t-il.

— Un ancien flirt ? terminai-je.

— Mais pas du tout, répondit-il mollement.

Il me saisit les mains et essaya de m'embrasser, mais c'était mon tour de me détourner. Il ne parvint qu'à me forcer à m'allonger de nouveau à ses côtés.

— C'est seulement que... tu sais, Claire, on a été séparés pendant de longues années. En six ans, on ne s'est vus que trois fois, et encore, jamais plus d'une journée à la fois. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que... je veux dire, tout le monde sait que les médecins et les infirmières sont soumis à une terrible pression pendant les urgences et... euh... c'est juste que... euh... je comprendrais très bien que quelque chose soit... arrivé spontanément...

J'interrompis ses divagations en bondissant hors du lit.

— Tu crois que je t'ai trompé ? fulminai-je. C'est ça ? Si c'est le cas, tu peux quitter cette chambre sur-le-champ. Tu peux même quitter cette maison ! Comment peux-tu...

Se redressant sur le lit, Frank tendit les bras pour me calmer.

— Bas les pattes ! m'écriai-je. Réponds-moi ! C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ? Il a suffi qu'un inconnu lance un regard vers ma fenêtre pour que tu en conclus aussitôt que je me suis envoyée en l'air avec mes patients !

Frank sortit du lit et me prit dans ses bras. Je restai de marbre, mais il insista, caressant mes cheveux et me massant les épaules comme lui seul savait le faire.

— Non, je n'ai jamais dit ça ! se défendit-il.

Il me serra contre lui et je me détendis légèrement, sans toutefois répondre à ses caresses.

Après que nous fûmes restés un long moment immobiles, il murmura :

— Je sais bien que tu ne ferais jamais une chose pareille. Je voulais juste dire que, même si cela avait été le cas, ma chérie, cela n'aurait fait aucune différence. Je t'aime. Et ce que tu aurais pu faire n'y changerait rien.

Il prit mon visage entre ses mains. Ne mesurant que dix centimètres de plus que moi, il n'avait aucun mal à me fixer dans les yeux.

— Tu me pardonnes ? chuchota-t-il.

Son haleine, légèrement parfumée au Glenfiddich, me caressait doucement le visage. Ses lèvres pleines et accueillantes étaient si proches qu'elles effleuraient presque les miennes.

Derrière la fenêtre, un nouvel éclair annonça que les nuages venaient de percer. Quelques secondes plus tard, une pluie diluvienne vint s'abattre contre la vitre.

Je glissai doucement mes bras autour de sa taille.

— *La qualité du pardon se mesure à sa douceur, citai-je. Il tombe doucement comme la rosée du ciel...*

Frank se mit à rire et leva les yeux vers le plafond où les taches d'humidité laissaient présager une nuit moite.

— Si c'est là la démonstration de ton pardon, dit-il, je n'ose imaginer ta vengeance !

La foudre tonna comme un coup de mortier, répondant à sa question. Nous éclatâmes de rire, de nouveau détendus.

Ce ne fut que plus tard, tandis que je l'écoutais respirer régulièrement à mes côtés dans le lit, que le doute m'envahit. Rien dans mon comportement ne pouvait lui laisser supposer une infidélité de ma part. Je dis bien de ma part. Mais, pour reprendre ses propres termes, « six ans... c'est long ».

Le cercle de pierres

LE LENDEMAIN MATIN, M. CROOK PASSA me prendre à sept heures comme prévu. — Vaut mieux partir au lever du jour, pendant que les boutons-d'or sont encore couverts de rosée, pas vrai, ma fille ? lança-t-il, frétilant d'une galanterie désuète.

Il était venu sur une vieille motocyclette qu'il avait trafiquée en y apportant quelques améliorations de son cru. Les presses étaient solidement fixées des deux côtés de l'énorme engin, comme des bouées sur un remorqueur. Nous fîmes une belle promenade dans la campagne, nous délectant d'un merveilleux silence chaque fois que l'inférial bolide de M. Crook cessait sa joyeuse pétarade et que les rugissements du moteur mouraient après quelques hoquets graveleux. Le vieil homme s'avéra une inestimable mine de renseignements en matière de plantes locales. Non seulement il savait où les dénicher, mais il connaissait leurs vertus médicinales et la meilleure façon de les préparer. Je regrettai amèrement de ne pas avoir emporté un carnet où consigner ses précieuses recettes. Je tentai de mon mieux d'imprimer ses conseils dans ma mémoire, me concentrant sur sa voix éraillée tout en rangeant nos spécimens dans les lourdes presses.

Nous pique-niquâmes au pied d'une étrange butte au sommet aplati. Elle était aussi verdoyante que les innombrables

collines de ce paysage vallonné, présentant les mêmes crevasses et saillies rocheuses. Toutefois, contrairement aux autres, un sentier en terre battue grimpa le long de son flanc et disparaissait abruptement derrière un bloc de granit.

— Qu'est-ce qu'il y a là-haut ? demandai-je en indiquant le sommet de la butte du bout de mon sandwich au jambon. Ce n'est pas très facile d'accès pour un pique-nique.

— Ah, ça ! répondit M. Crook en lançant un regard vers le sentier. C'est Craigh na Dun, ma fille. Je comptais vous y emmener tout à l'heure.

— Vraiment ? Il y a quelque chose de particulier à voir ?

— Oui.

Je ne pus rien en tirer de plus si ce n'est :

— Chaque chose en son temps, ma fille.

Le moment venu, je m'inquiétai pour ses vieilles jambes en le voyant s'élaner d'un pas leste vers le sentier escarpé. Mes craintes s'évanouirent bientôt tandis que je le suivais avec peine. Bientôt, M. Crook me tendit sa main noueuse et m'aida à me hisser au sommet de la colline.

— Nous y voilà ! dit-il simplement.

Il fit un grand geste du bras comme s'il me présentait ses terres.

— Mais... c'est un cromlech ! m'écriai-je, ravie. Un petit Stonehenge !

Je n'étais pas retournée dans la plaine de Salisbury depuis le début de la guerre mais, peu après notre mariage, Frank et moi avions visité Stonehenge. Comme les autres touristes autour de nous, nous avions déambulé, ébahis, entre les menhirs géants et étions restés subjugués par la pierre dite « de l'autel ». Nous dûmes nous retenir de pouffer de rire en écoutant un guide débiter avec un fort accent cockney : « C'est bien là, m'sieu dames, que de terribles drrruides commettaient d'atrrroces sacrrrifices z'humains » devant un autocar de touristes italiens occupés à mitrailler de leurs appareils photo un rocher somme toute ordinaire.

Avec la méticulosité dont Frank faisait preuve quand il rangeait ses cravates sur le portemanteau, veillant à ce que leurs extrémités soient parfaitement alignées, nous avons suivi le périmètre du cercle, calculant les distances entre les empreintes en forme de Z et celles en forme de Y, puis compté les linéaux du cercle intérieur de *sarsen*.

Trois heures plus tard, nous connaissions le nombre exact de trous en Z et en Y (cinquante-neuf, si cela vous intéresse, moi pas), mais n'en savions pas plus sur la raison d'être de cette structure que les dizaines d'archéologues amateurs et professionnels qui avaient étudié les lieux à quatre pattes au cours des cinq cents dernières années.

Ce n'étaient pas les hypothèses qui manquaient, naturellement. Ma longue expérience du milieu des chercheurs m'avait appris qu'une opinion bien formulée valait mieux qu'une certitude mal exprimée, surtout pour gravir les échelons de la profession.

Un temple, un cimetière, un observatoire astronomique, un lieu d'exécution (d'où la pierre appelée à tort « du bourreau » qui gît sur le flanc, à demi enfouie dans sa fosse). Un marché à ciel ouvert. Cette dernière idée me plaisait particulièrement. J'imaginai les braves ménagères du Mégalithique se promenant entre les menhirs, panier sous le bras, examinant d'un œil critique le vernis du dernier arrivage de poteries en argile rouge et écoutant d'une oreille sceptique les harangues des boulangers de l'âge de pierre, des marchands de pelles en os et des représentants en perles d'ambre.

Un détail contredisait cette théorie : la présence d'un ossuaire sous la pierre de l'autel et les restes humains carbonisés dans les trous en Z. À moins qu'il ne s'agisse des restes de malheureux marchands accusés de truquer leurs balances, il ne paraissait pas très hygiénique d'enterrer ses morts sous la place du marché.

Le cromlech miniature au sommet de la colline ne comportait aucune trace de sépultures. Par miniature, je veux dire

que le cercle de pierres dressées était sensiblement plus petit que celui de Stonehenge, mais chaque menhir était néanmoins massif et faisait deux fois ma taille.

J'avais entendu un autre guide de Stonehenge déclarer qu'on trouvait des monuments similaires un peu partout en Grande-Bretagne et en Europe, plus ou moins bien conservés, avec de légères variantes dans leur orientation ou leur forme, mais tous d'origine et d'utilité inconnues.

M. Crook se tint à l'écart, m'observant avec un sourire indulgent tandis que je me promenais entre les pierres, m'arrêtant ici et là pour les effleurer du bout des doigts, comme si le simple contact de mes mains risquait de laisser mon empreinte sur les roches monumentales.

Certains menhirs étaient striés de veines aux couleurs fanées. D'autres étaient tachetés de grains de mica qui brillaient au soleil. Tous étaient nettement différents des roches qui affleuraient un peu partout dans la lande. Les hommes qui avaient érigé ces cercles de pierres, quels que soient leurs desseins, s'étaient donné la peine de les extraire, de les tailler et de les transporter jusqu'ici. Tailler ? Mais comment ? Transporter ? Par quels moyens et sur quelles distances inimaginables ?

— Il faut que mon mari voie ça, dis-je à M. Crook. Il n'en reviendra pas. Je le conduirai jusqu'ici un de ces jours.

Je le remerciai chaleureusement de m'avoir montré toutes ces plantes et ce site, et il m'offrit galamment son bras pour m'aider à redescendre le sentier. Après un regard vers la pente vertigineuse qui nous attendait, je décidai qu'il était infiniment plus stable sur ses jambes que moi et m'agrippai à lui.

Ce même après-midi, je descendis d'un pas vaillant le chemin qui menait au village pour aller chercher Frank chez le vicaire. Je respirais avec plaisir les fortes senteurs des Highlands, un mélange de bruyère, de sauge et de genêt, épicé çà et là d'une odeur de feu de bois et de l'inévitable fumet de hareng frit. Le village était niché au fond d'une cuvette que surplombait

l'une de ces falaises vertigineuses typiques des landes écossaises. La route était bordée de charmants cottages. La prospérité due à l'après-guerre s'était traduite ici par une nouvelle couche de peinture sur les façades. Même le presbytère, vieux d'un siècle au moins, arborait un crépi jaune vif qui contrastait avec ses fenêtres à demi affaissées.

La gouvernante m'ouvrit la porte. C'était une grande femme sèche portant trois rangées de perles artificielles autour du cou. En entendant mon nom, elle me fit entrer et me précéda dans un long couloir sombre et étroit, tapissé de gravures jaunies de personnages qui avaient dû être illustres en leur temps, à moins qu'il ne s'agisse des ancêtres du maître de maison. Toutefois, ils auraient pu tout autant être les membres de la famille royale, car on n'y voyait pas grand-chose.

En revanche, le bureau du vicaire était baigné de lumière, grâce à trois immenses fenêtres qui allaient pratiquement du sol au plafond. Près du foyer, un chevalet soutenait une toile inachevée représentant un paysage de falaises noires se détachant sur un ciel nocturne. C'était sans doute la raison des verrières, qui avaient dû être ajoutées longtemps après la construction de la maison.

Frank et un petit homme trapu portant le col blanc ecclésiastique étaient penchés au-dessus d'un bureau couvert de vieux papiers. Frank leva à peine le nez mais le vicaire interrompit ses explications et se précipita pour m'accueillir, son visage rond rayonnant d'amabilité.

— Madame Randall ! s'exclama-t-il en secouant vigoureusement ma main. Quel plaisir de vous revoir ! Vous arrivez juste à temps pour entendre la grande nouvelle !

— Nouvelle ?

Je jetai un regard vers les vieux papiers noircis et calculai que la nouvelle en question devait dater du milieu du XVIII^e siècle. Pas vraiment le scoop de l'année !

— Mais oui. Nous avons retrouvé la trace de l'ancêtre de votre mari, Jack Randall, dans les dépêches militaires de l'époque.

Il s'approcha de moi et, prenant un air mystérieux, me chuchota du coin des lèvres comme un gangster dans un film américain :

— J'ai... euh... emprunté les textes originaux au bureau des archives locales. Motus et bouche cousue, n'est-ce pas ?

Amusée, je promis de ne jamais trahir son terrible secret et cherchai autour de moi un siège confortable où recevoir les dernières révélations du Siècle des lumières. Une grande bergère près de la fenêtre me parut convenir parfaitement à l'occasion, mais au moment de la tourner face au bureau, je découvris qu'elle était déjà occupée. Un garçonnet aux cheveux noirs et brillants était recroquevillé en chien de fusil dans le fond du fauteuil, profondément endormi.

— Roger !

Le vicaire vint à mon secours, apparemment aussi surpris que moi. L'enfant sursauta et se redressa brusquement, ouvrant de grands yeux couleur de mousse.

— Qu'est-ce que tu fais ici, petit vaurien ? gronda affectueusement le vicaire. Tu t'es encore endormi sur tes bandes dessinées ?

Il ramassa des planches colorées sur le sol et les tendit à l'enfant.

— Allez, ouste ! Laisse-moi travailler avec M. et Mme Randall. Oh, attends ! J'ai oublié de te présenter. Madame Randall, voici mon fils, Roger.

Je fus un peu surprise. J'aurais juré que le révérend Wakefield était vieux garçon. Je serrai poliment la petite main tendue, résistant ensuite à l'envie d'essayer un certain résidu poisseux sur ma jupe.

Le révérend Wakefield regarda l'enfant s'éloigner vers la cuisine avec un sourire attendri.

— À dire vrai, c'est le fils de ma nièce, nous confia-t-il. L'avion de son père a été abattu au-dessus de la Manche et sa mère est morte pendant le Blitz. Alors, je l'ai pris à ma charge.

— C'est très généreux de votre part, murmurai-je.

Je repensai à oncle Lamb. Lui non plus n'avait pas survécu au Blitz. Il avait été tué par un obus tombé sur l'amphithéâtre du British Museum où il donnait une conférence. Le connaissant, il aurait certainement été soulagé d'apprendre que l'aile des antiquités persanes qui jouxtait l'amphithéâtre avait été épargnée.

— Mais pas du tout, pensez-vous ! se défendit modestement le vicaire. La présence d'un enfant dans cette maison nous redonne un peu de vie. Asseyez-vous, je vous en prie.

Mais Frank ne m'en laissa pas le temps.

— Un coup de chance inouï, Claire ! s'exclama-t-il avec enthousiasme tout en feuilletant les pages flétries. M. Wakefield a déniché toute une série de dépêches militaires où il est question de Jonathan Randall.

— Plus précisément, intervint le vicaire en prenant un des papiers des mains de Frank, il semblerait plutôt que ce capitaine ait fait beaucoup parler de lui. Il a commandé la garnison de Fort William pendant près de quatre ans et semble avoir pris un malin plaisir à persécuter la population locale au nom de la couronne d'Angleterre.

Il extirpa une liasse de documents de la pile sur la table et les étala devant nous.

— Tout ceci, reprit-il, sont des rapports de plaintes déposées contre le capitaine par plusieurs familles et propriétaires terriens. Il y est accusé de toutes sortes de méfaits, allant du viol de leurs femmes de chambre par ses soldats au vol de chevaux, en passant par un assortiment d'« outrages » dont la nature n'est pas précisée.

Ce détail m'amusa.

— Je vois que ta lignée n'est pas exempte de la proverbiale brebis galeuse !

Frank haussa les épaules.

— Il était ce qu'il était, peu m'importe. Je veux juste savoir. Ce genre de plaintes n'a rien d'inhabituel pour l'époque. Les Anglais en général, et les soldats en particulier, étaient détestés

partout dans les Highlands. En revanche, ce qui est plus étonnant, c'est qu'aucune de ces plaintes ne semble avoir eu de suite.

Le vicaire, incapable de tenir plus longtemps, renchérit :

— Absolument. À cette époque, les officiers n'étaient pas soumis à un contrôle rigoureux comme de nos jours. Pour les affaires courantes, ils avaient le champ libre. Mais, dans ce cas précis, c'est vraiment étrange. Aucune de ces plaintes ne semble avoir donné lieu à une enquête. Après avoir été enregistrées, elles ont tout bonnement été mises au panier. Vous voulez mon avis, Randall ? Votre ancêtre devait avoir un protecteur, quelqu'un en mesure d'empêcher que ces affaires ne remontent jusqu'à ses supérieurs.

Frank se gratta la tête, regardant les documents d'un air dubitatif.

— Vous avez sans doute raison. Mais ce devait être un homme très puissant, un haut gradé, ou un noble peut-être.

— Oui, voire...

Le vicaire fut interrompu dans ses supputations par l'arrivée de Mme Graham, sa gouvernante.

— Voici quelques rafraîchissements, messieurs, annonça-t-elle.

Elle déposa son plateau en plein milieu du bureau, laissant tout juste le temps au vicaire de sauver ses précieuses dépêches. Puis, elle se tourna vers moi, qui me tordais d'ennui dans mon fauteuil, l'air las.

— Je n'ai apporté que deux tasses, j'ai pensé que Mme Randall accepterait de se joindre à moi dans la cuisine. J'ai du...

J'étais debout avant qu'elle ait eu le temps d'achever sa phrase, trop heureuse d'accepter l'invitation. J'entendis les débats reprendre derrière moi tandis que je poussais les portes battantes qui donnaient sur la cuisine du presbytère.

Le thé était vert, chaud et parfumé, avec des fragments de feuilles tournoyant dans le liquide.

— Mmm, fis-je en reposant ma tasse. Je n'avais pas bu du vrai Oolong depuis une éternité.

Mme Graham hocha la tête, ravie de ne pas s'être donné du mal en vain. Elle avait placé des sets de table en dentelle sous les tasses en porcelaine et un pot de crème fraîche épaisse pour accompagner nos petits pains au lait.

— Ne m'en parlez pas ! Le Oolong était introuvable pendant la guerre. Et pour lire l'avenir, il n'y a rien de tel. J'avais un mal fou avec l'Earl Grey. Les feuilles se désagrègent si vite, on n'y voit plus rien.

— Vous lisez dans les feuilles de thé ? demandai-je, assez amusée.

Rien ne pouvait être plus éloigné de ma conception de la diseuse de bonne aventure que cette vieille dame emperlée et grisonnante. Je la regardai boire une longue gorgée, et suivis des yeux le liquide qui coulait dans sa gorge fripée. Elle se tapota délicatement les lèvres du bout de son mouchoir brodé avant de répondre :

— Mais certainement, ma chère ! Tout comme ma grand-mère et sa grand-mère avant elle. Finissez votre tasse et je vous dirai ce que vous avez là.

Elle resta silencieuse un long moment, inclinant la tasse vers la fenêtre pour l'inspecter à la lumière, ou la faisant rouler entre ses longs doigts noueux. Puis elle la reposa délicatement comme si elle craignait qu'elle ne lui explose au visage. Les plis aux commissures de ses lèvres se creusèrent et elle fronça les sourcils.

— Ça par exemple ! C'est l'un des cas les plus étranges que j'aie vus jusqu'ici.

— Ah ? fis-je, intriguée. Vais-je rencontrer un bel inconnu ténébreux ou traverser l'océan ?

Elle accepta mon ironie avec grâce et esquissa un léger sourire.

— Peut-être que oui... à moins que non. C'est justement ce qui est étrange dans votre tasse. Tous les signes se contredisent. Je vois là une feuille incurvée, qui signifie un voyage, mais elle est recouverte d'une feuille coupée qui signale l'immobilité.

Et pour ce qui est des inconnus, vous êtes servie ! J'en vois toute une flopée et, si je ne me trompe pas, l'un d'entre eux est votre mari.

Je trouvai ça moins drôle. Après six années de séparation forcée, mon mari et moi ne nous étions retrouvés que depuis deux mois. S'il était vrai que, dans une certaine mesure, Frank était encore pour moi un inconnu, je n'aimais pas trop l'idée que ma vie privée soit aussi lisible.

Mme Graham semblait soucieuse.

— Montrez-moi votre main, mon enfant.

La sienne était osseuse, mais d'une chaleur surprenante. La chevelure grise penchée devant moi dégageait des effluves de lavande. Mme Graham scruta ma paume un long moment, suivant parfois le tracé d'une ligne du bout du doigt, comme on suit une carte dont toutes les routes déboucheraient sur des culs-de-sac et des étangs sablonneux.

— Alors, vous voyez quelque chose ? demandai-je en m'efforçant de conserver un ton indifférent. Ou est-ce que mon destin est trop affreux pour m'être révélé ?

Mme Graham leva des yeux interrogateurs, puis me dévisagea longuement d'un air songeur. Enfin, elle secoua la tête et pinça les lèvres.

— Mais non, ma chère, ce n'est pas le destin qu'on lit dans la main, mais uniquement son essence.

Elle pencha sa tête de pinson sur le côté.

— Saviez-vous que les lignes de nos mains se modifient avec le temps ? À une autre période de votre vie, on y verrait sans doute tout autre chose.

— Je l'ignorais. Je pensais qu'elles étaient inscrites depuis la naissance, comme les empreintes digitales.

Je réprimai une envie de retirer précipitamment ma main.

— À quoi sert de lire dans les mains, alors ? demandai-je.

Je n'avais pas voulu lui manquer de respect, mais cet examen me gênait un peu, surtout après la lecture des feuilles de thé. Mme Graham sourit et replia mes doigts sur ma paume.

— Nos mains nous montrent ce que nous sommes, ma chère. C'est pourquoi elles changent, ou du moins le devraient. Ce n'est, hélas, pas toujours le cas. Certains malheureux n'évoluent jamais, mais ils sont rares.

Elle serra ma main fermée et lui donna une petite tape.

— Je doute que vous en soyez. Votre main témoigne déjà de nombreux changements pour une personne aussi jeune. C'est probablement à cause de la guerre, ajouta-t-elle comme en elle-même.

De nouveau intriguée, je rouvris la main malgré moi.

— Et d'après ma main, qui suis-je ?

Mme Graham fronça les sourcils, mais ne prit pas ma main tendue.

— Je n'en sais rien. C'est étrange, la plupart des mains ont des points communs. Ce n'est pas qu'« une fois qu'on en a vu une, on les a toutes vues », mais enfin... Les dessins se répètent, voyez-vous.

Elle esquissa une grimace encourageante, qui se voulait sans doute être un sourire, dévoilant une rangée de dents trop belles pour être vraies.

— C'est tout l'art des diseuses de bonne aventure. Avant la guerre, je le faisais pour la kermesse de la paroisse, une fois par an. Maintenant que la paix est revenue, je suppose qu'on va de nouveau me le demander. Je me déguisais avec un turban surmonté d'une plume de paon – empruntée à M. Donaldson – et une robe « reflétant toute la splendeur de l'Orient » – ça, c'était la robe de chambre du vicaire, jaune comme le soleil et couverte de paons brodés. Quand une jeune fille se glissait dans ma tente, je l'observais en douce en faisant semblant de regarder sa main. Si elle portait un chemisier déboutonné jusqu'au nombril, un parfum bon marché et des boucles d'oreilles lui tombant sur les épaules, pas besoin d'une boule de cristal pour deviner qu'elle serait enceinte avant la fin de l'année. Toutefois, quand elle n'avait pas encore de bague

au doigt, j'estimais plus convenable de lui annoncer qu'elle allait bientôt se marier.

Nous nous mîmes à rire.

— Alors, comme ça, vous ne regardez la main que pour vérifier si elle porte une alliance ou non ?

Elle parut surprise.

— Oh, mais bien sûr que non ! C'est juste que, le plus souvent, on sait à l'avance ce qu'on va y trouver.

Elle indiqua ma main d'un signe de tête.

— Mais je ne retrouve pas les dessins habituels dans la vôtre. Regardez le pouce, par exemple...

Elle se pencha en avant et l'effleura du doigt.

— Il ne devrait plus changer beaucoup. Il indique que vous avez du caractère et que vous n'aimez pas qu'on vous contredise.

Elle me lança un clin d'œil.

— Votre époux aurait sans doute pu vous en dire autant. Pareil ici...

Elle indiqua la partie charnue à la base du pouce.

— C'est le mont de Vénus. Chez un homme, il indique un coureur de jupons. Chez une femme, c'est un peu différent. C'est, comment dire... j'espère que vous ne le prendrez pas mal... disons que votre mari ne doit pas s'ennuyer au lit avec vous.

Elle émit un gloussement grivois inattendu et je devins cra-moisié.

La vieille dame se pencha à nouveau sur ma main, picotant ici et là ma paume du bout de l'ongle pour appuyer ses mots.

— Votre ligne de vie est nette. Vous êtes d'une constitution robuste et le resterez sans doute. Elle est interrompue, ce qui signifie un grand changement. Mais c'est vrai pour la plupart d'entre nous, n'est-ce pas ? Pourtant, la vôtre est particulièrement hachurée. On dirait des petits segments mis bout à bout. Votre ligne de mariage... (Elle fit une moue

surprise.)... est divisée. Cela n'a rien d'extraordinaire, cela veut dire deux mariages...

Je tressaillis à peine, mais mon mouvement infime avait été perçu par la vieille dame qui leva les yeux vers moi. Finalement, elle était vraiment une diseuse de bonne aventure perspicace.

— Non, non, ma chère, me rassura-t-elle, cela ne signifie pas que quelque chose va arriver à votre cher mari. Mais, dans l'éventualité où vous vous trouveriez séparés... vous n'êtes pas de celles qui portent le deuil pour le restant de leurs jours. Vous saurez aimer de nouveau si votre premier amour s'est éteint.

Elle plissa les yeux en fixant ma main, suivant du bout de son ongle court ma ligne de mariage.

— Généralement, les lignes doubles se brisent. Or, la vôtre est fourchue.

Elle leva des yeux coquins.

— Vous êtes sûre de ne pas avoir un deuxième mari en cachette ?

Je fis non de la tête en riant.

— Où trouverais-je le temps ?

Je tournai ma main, lui présentai sa tranche désespérément lisse et demandai d'un air détaché :

— J'ai entendu dire que les petites rides sur le côté indiquaient le nombre d'enfants qu'on aurait.

— Pfft... des histoires de bonne femme ! Lorsque vous aurez eu un enfant ou deux, vous aurez peut-être des rides ici, vous les aurez surtout sur la figure. Ça ne veut strictement rien dire.

— Vraiment ?

J'étais stupidement soulagée. J'allais l'interroger à propos des sillons profonds à la base de mon poignet (une propension au suicide ?) quand le révérend Wakefield fit irruption dans la cuisine en portant les tasses vides. Il les déposa près de l'évier

et se mit à fouiller bruyamment dans le placard, espérant manifestement que Mme Graham viendrait à son secours.

Cette dernière se leva précipitamment pour protéger son sanctuaire et, poussant délicatement le révérend de côté, se mit à assembler le service à thé sur le plateau pour l'emporter dans le bureau. Le vicaire m'attira sur le côté et me chuchota :

— Venez donc nous rejoindre dans le bureau, madame Randall. Nous venons de faire une nouvelle découverte passionnante.

En dépit de son apparence flegmatique, il bouillonnait d'excitation comme un jeune garçon qui cache un crapaud dans sa poche. De toute évidence, je n'échapperais pas à la note de teinturerie du capitaine Randall, à ses reçus de cordonnerie ou toute autre révélation aussi renversante.

Frank était tellement absorbé par sa lecture qu'il leva à peine la tête quand nous entrâmes. Il tendit à contrecœur le document qu'il étudiait au vicaire et vint se poster derrière lui pour lire par-dessus son épaule, comme s'il ne pouvait supporter de quitter le papier des yeux un seul instant.

— Alors ? m'enquis-je poliment, tripotant les morceaux de papier sales. Hum, je vois, c'est fort intéressant en effet.

De fait, la page qu'il me montrait était couverte d'une écriture arachnéenne, si fanée et fleurie qu'on se demandait quel était l'intérêt de la déchiffrer. Une feuille portait un sceau en forme de couronne.

— Le duc de... Sandringham, c'est ça ? demandai-je.

Un léopard était couché sous la couronne.

— Oui, c'est bien ça, répondit le vicaire, de plus en plus rayonnant. Comme vous le savez, c'est une lignée qui s'est éteinte depuis...

Je l'ignorais mais hochai la tête d'un air inspiré. L'un des avantages avec les historiens, c'est qu'il est inutile de se creuser la tête pour entretenir la conversation. Il suffit de hocher la tête à intervalles réguliers et de ponctuer leurs monologues de brefs « Ah, vraiment ? », ou « Comme c'est intéressant ! »

Après moult « Je vous en prie », « Oh mais non, faites donc » et « Mais si, mais si, j'insiste », ce fut le vicaire qui remporta l'honneur de m'annoncer la grande nouvelle. En fait, tout ça pour me dire simplement que l'ancêtre de mon époux, le tristement célèbre Black Jack Randall, n'était pas seulement un galant officier de la Couronne, mais également un fidèle agent secret du duc de Sandringham.

— Je dirais presque un « agent provocateur », non, monsieur Randall ?

Le vicaire rendit gracieusement son bout de papier à Frank.

— Tout à fait. Naturellement, l'auteur de la lettre ne met pas les points sur les *i*...

Il tourna les pages du bout de l'index.

— ... mais il semblerait que la mission de Jonathan Randall ait été d'éveiller les sentiments jacobites, s'il y en avait, parmi les familles écossaises les plus influentes de la région. Le but étant de confondre tout baronnet ou chef de clan soutenant secrètement le prétendant au trône Charles-Édouard. Mais c'est étrange. Sandringham n'était-il pas lui-même soupçonné d'être jacobite ?

Frank tourna un visage interrogateur vers le vicaire. Le vicaire prit le même air perplexe.

— Mais oui, vous avez parfaitement raison. Attendez, vérifions dans les Mémoires de Cameron.

Il se précipita vers les étagères croulantes de volumes reliés en veau.

— Je suis sûr qu'il parle de Sandringham quelque part.

— Passionnant... murmurai-je, laissant mon attention dériver vers l'énorme bibliothèque qui couvrait tout un mur du plancher jusqu'au plafond.

Les étagères croulaient sous un extraordinaire assortiment d'objets, surtout des papiers, mais également des factures de gaz, du courrier, des bulletins du conseil du diocèse, des pages flottantes de romans, des notes griffonnées de la main du vicaire, et des babioles diverses : clefs, bouchons, et ce qui

me parut être des pièces détachées d'automobile, reliées par des bouts de ficelle.

Je contemplais oisivement ce désordre, écoutant d'une oreille le débat qui se poursuivait derrière moi. (Le duc de Sandringham était bien jacobite, fut-il décidé.) Mon attention fut soudain attirée par un arbre généalogique accroché dans un coin avec quatre punaises. Les premiers noms en bas de l'arbre remontaient au XVII^e siècle. Mais ce fut sur le dernier nom tout en haut que mon regard s'arrêta : « Roger W. (MacKenzie) Wakefield. »

J'interrompis les deux érudits en train de décider si la fleur entre les pattes du léopard des Sandringham était un lis ou un crocus.

— Excusez-moi, c'est l'arbre de votre fils ?

— Pardon ? Mais... euh... oui.

Le vicaire accourut, de nouveau radieux. Il détacha délicatement le papier et le posa sur la table devant moi.

— Je ne voulais pas qu'il oublie ses origines, voyez-vous. Il vient d'une famille très ancienne. Elle remonte au début du XV^e siècle.

Il suivit avec révérence les ramifications de l'arbre du bout du doigt.

— Je ne lui ai donné mon nom que pour des raisons de commodités, puisqu'il vit ici. Mais je ne voudrais pas qu'il oublie d'où il vient.

Il fit une petite grimace comme pour se faire pardonner.

— Ma propre famille, je le crains, n'est pas très folichonne, généalogiquement parlant. Elle ne compte que des vicaires et des archidiacres, avec un libraire de temps à autre, les excentriques de la famille. Les traces les plus anciennes ne remontent qu'à 1762. Ce n'étaient pas de très bons archivistes, hélas.

Il eut une moue compatissante pour excuser la léthargie de ses ancêtres.

Il était déjà tard quand nous quittâmes le presbytère. Le vicaire nous laissa partir en promettant de porter les lettres en

ville pour les faire recopier à la première heure. Sur le chemin du retour, Frank bavassait gaiement à propos des espions et des jacobites quand il remarqua enfin mon silence.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? s'inquiéta-t-il en me prenant le bras. Tu ne te sens pas bien ?

— Non, ce n'est rien. Je pensais simplement...

J'hésitai, car nous avions déjà abordé la question à plusieurs reprises.

— Je pensais à Roger.

— Roger ?

Je poussai un soupir d'impatience.

— Vraiment, Frank ! Tu es parfois si... tête en l'air ! Roger, le fils du révérend Wakefield.

— Ah oui, bien sûr ! dit-il d'un ton vague. Charmant enfant ! Mais qu'est-ce qu'il a ?

— Rien, c'est juste que... il y a beaucoup d'enfants comme lui. De petits orphelins...

Il me lança un regard de biais et secoua la tête.

— Non, Claire, pas question ! Tu sais bien ce que je pense de l'adoption. C'est que... je ne sais pas si je pourrais aimer un enfant qui n'est pas de... euh, de mon sang. C'est parfaitement idiot et égoïste, je sais, mais je n'y peux rien. Peut-être qu'avec le temps je changerai d'avis, mais pour le moment...

Nous fîmes quelques pas dans un silence de plomb. Soudain, il s'arrêta et prit mes mains entre les siennes.

— Claire, je veux *notre* enfant. Tu es ce que j'ai de plus précieux au monde. Bien sûr, je veux avant tout que tu sois heureuse, mais j'aimerais aussi... te garder rien que pour moi. Je crains qu'un enfant venant d'ailleurs, avec lequel nous n'aurions aucun lien préalable, ne devienne un intrus et nous mette mal à l'aise. Ce que je voudrais, c'est te donner un enfant, le voir grandir en toi, le voir naître... alors j'aurais davantage l'impression qu'il est... une extension de toi. Et de moi. Un membre de notre famille à part entière.

Il me fixait d'un regard implorant.

— Oui, oui... je comprends.

Je me résignai à laisser tomber le sujet... pour le moment. Je me tournai pour reprendre la marche, mais il me retint et me serra dans ses bras.

— Claire, je t'aime.

La tendresse dans sa voix m'alla droit au cœur. Je posai ma tête contre sa veste, sentant sa chaleur et la force de ses bras autour de moi.

— Moi aussi, je t'aime.

Nous restâmes enlacés un long moment, oscillant lentement sous l'effet du vent qui balayait la route. Soudain, Frank me libéra légèrement et baissa les yeux vers moi.

— En outre, dit-il doucement, écartant les mèches que le vent rabattait sur mon visage, nous n'avons pas encore capitulé, n'est-ce pas ?

— Non, c'est vrai, souris-je.

Il prit ma main, la cala sous son coude et nous reprîmes la route.

— Tu te sens d'attaque pour une nouvelle tentative ?

— Oui, pourquoi pas ?

Nous marchâmes, main dans la main, vers Gereside Road. Ce fut la vue de Baragh Mhor, le monument picte qui se dressait au carrefour, qui me rappela le cromlech.

— J'avais oublié ! m'écriai-je. J'ai quelque chose de très excitant à te montrer.

Frank me lança un regard coquin et serra ma main plus fort.

— Moi aussi, dit-il. Tu me montreras le tien demain.

Le lendemain, toutefois, nous avions un autre projet que j'avais oublié : une excursion sur le « Great Glenn » du fameux loch Ness.

La route était longue et nous dûmes partir avant le lever du soleil. Une voiture nous attendait devant la porte, son moteur fumant dans le froid glacial de l'aube. Je m'installai douillettement sous une couverture, et bientôt, confortable-

ment nichée dans le creux de l'épaule de Frank, je me laissai sombrer dans une délicieuse torpeur. Mon dernier souvenir conscient fut la nuque de notre chauffeur se détachant sur le fond rougeoyant du soleil levant.

Nous arrivâmes après neuf heures. Frank avait réservé un guide qui nous attendait près de la berge dans un petit bateau à voile.

— Si ça vous va, m'sieu, on longera ce côté du loch jusqu'au château d'Urquhart. On y fera une petite pause avant de continuer.

Notre guide, un petit homme sec, portait une chemise en coton usée jusqu'à la trame et des pantalons de serge. Il glissa soigneusement le panier du pique-nique sous un banc avant de tendre sa main calleuse pour m'aider à monter à bord.

C'était une journée splendide. Les arbres en fleurs sur les berges escarpées se reflétaient dans l'eau noire. En dépit de sa mine revêche, notre guide était fort intéressant et loquace, nous indiquant au passage les îles, les châteaux et les ruines qui bordaient le long bras de mer.

— Là-bas, au loin, c'est le château d'Urquhart.

Il montrait un mur de pierre lisse, à peine visible entre les arbres.

— Du moins, ce qu'il en reste. Depuis qu'il a été maudit par les sorcières du Glenn, il n'a connu que des malheurs.

Il nous raconta l'histoire de Mary Grant, fille du laird d'Urquhart, et de son amant, le poète Donald Donn, fils de MacDonald de Bohuntin. Le laird n'appréciant guère la manie du prétendant de sa fille de « mettre la main » sur tout le bétail qu'il rencontrait (un métier ancien et honorable dans les Highlands, nous assura le guide), il interdit aux jeunes gens de se voir. Naturellement, ils bravèrent l'interdit. Le père l'apprit. Donald fut attiré dans un guet-apens et capturé. Condamné à mort, il supplia d'être décapité comme un gentleman et non pendu comme un vulgaire voleur. On accéda à sa requête. Pendant qu'on le menait au billot, il répétait : « Le Diable attrapera

le laird de Grant par les pieds et Donald Donn ne sera pas pendu. » Ce en quoi il n'avait pas tort. La légende raconte que sa tête avait roulé au sol en déclarant : « Mary, soulève ma tête. »

Je frissonnai et Frank passa un bras autour de mon épaule.

— Un fragment de sa poésie a survécu jusqu'à nous, dit-il doucement.

*Demain, je serai sur une colline, sans tête.
N'aurez-vous donc pitié de ma mie endeuillée,
Ma Mary, la belle aux yeux tendres ?*

Je pris sa main et la serrai tendrement.

À mesure que les histoires de trahison, de meurtre et de violence se succédaient, je comprenais d'où le loch tenait sa sinistre réputation.

— Et le fameux monstre ? demandai-je, en me penchant au-dessus des profondeurs noirâtres.

Le mythe semblait parfaitement adapté au décor.

Notre guide haussa les épaules et cracha dans l'eau.

— Y a pas à dire, notre loch est bizarre. Y a des bruits qui courent, des histoires qui disent qu'un dragon vieux et féroce vivait autrefois au fond du loch. On lui offrait des sacrifices, des agneaux, et parfois même des petits enfants qu'on jetait dans l'eau dans des paniers en osier.

Il cracha de nouveau.

— Y en a qui disent que le loch n'a pas de fond, juste un trou plus profond que tout ce qu'on a jamais vu en Écosse. D'un autre côté...

Ses yeux ridés se plissèrent encore un peu plus.

— ... y a quelques années, une famille du Lancashire a débarqué au commissariat d'Invermoriston en hurlant qu'ils venaient de voir Nessie sortir de l'eau et se cacher dans la fougère. C'était un monstre horrible à voir, couvert de longs poils rouges, avec des cornes immenses. Il mâchait quelque chose et du sang lui dégoulinait des babines.

Il leva une main, arrêtant mon cri d'effroi.

— Ils ont envoyé un officier de police sur place. Quand il est revenu, il a déclaré : « Will, pour ce qui est du sang, tu peux rayer ce détail de la déposition. Pour le reste, tout est exact, c'est la description parfaite d'une belle vache mâchant de la bruyère ! »

Nous parcourûmes une bonne moitié du loch avant de débarquer pour un déjeuner tardif. Là, la voiture nous attendait et nous refîmes le chemin en sens inverse à travers le Glenn, ne voyant rien de plus sinistre qu'un renard roux au milieu de la route, tenant un petit rongeur dans sa gueule. En nous apercevant, il bondit dans le fossé et fila comme une flèche le long du rivage.

Il était très tard quand nous arrivâmes enfin chez Mme Baird, épuisés. Nous nous soutînmes mutuellement sur le perron tandis que Frank cherchait les clefs, riant encore des événements de la journée.

Ce ne fut qu'en me déshabillant que le cercle de menhirs de Craigh na Dun me revint en mémoire. J'en parlai à Frank et sa fatigue s'évanouit sur-le-champ.

— Non ? Et tu sauras retrouver le chemin ? Fantastique, Claire !

Il me gratifia d'un sourire éclatant et se mit à fouiller dans la valise.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Le réveil.

— Mais pour quoi faire ? demandai-je, médusée.

— Je veux être réveillé à temps pour les voir.

— Qui ça ?

— Les sorcières.

— Les sorcières ! Qui a parlé de sorcières ?

— Le vicaire. Sa gouvernante en est une.

Je revis en pensée la très digne Mme Graham et me mis à rire.

— Tu plaisantes !

— Ben... à vrai dire, ce ne sont pas tout à fait des sorcières. Il y a eu des sorcières en Écosse pendant des siècles. On les brûlait vives encore au XVIII^e. Celles-ci sont plutôt des sortes de druides. Je ne pense pas qu'il s'agisse à proprement parler d'un sabbat ou d'un culte satanique. D'après le vicaire, plusieurs femmes du village se retrouvent régulièrement pour perpétuer les rites des anciennes fêtes solaires. Vu sa position, il ne peut pas se permettre de les suivre de trop près, mais il est trop curieux pour s'en désintéresser. Il ignore où ont lieu les cérémonies, mais s'il existe un cromlech dans les parages, pas la peine de chercher plus loin !

Il se frotta les mains, savourant d'avance le plaisir de la découverte.

— Ça, c'est une veine ! s'exclama-t-il.

Se lever une fois avant l'aube pour une balade matinale est amusant. Le faire deux jours de suite relève du masochisme.

Cette fois, il n'y avait ni voiture chauffée, ni plaid, ni Thermos pour nous attendre. Je me traînais à demi endormie derrière Frank vers la colline, les mains enfoncées dans les poches de mon cardigan, trébuchant sur des racines, m'écrasant les orteils contre les pierres, pestant contre le froid et la brume.

Après un dernier effort pour nous hisser au sommet de la colline, le cromlech se dressa devant nous, les menhirs à peine visibles dans la pénombre. Frank s'immobilisa, pétrifié d'admiration, tandis que je reprenais mon souffle, adossée contre une roche.

— Magnifique, murmura-t-il.

Il marcha silencieusement vers le cercle, disparaissant derrière les imposantes silhouettes de pierre. Pour être magnifiques, elles l'étaient, mais elles étaient aussi franchement inquiétantes. Je frissonnais, pas seulement sous l'effet du froid. Si ceux qui les avaient érigées avaient voulu impressionner, ils savaient ce qu'ils faisaient.

Frank réapparut quelques instants plus tard derrière moi.

— Il n'y a encore personne, murmura-t-il en me faisant sursauter.

Une lueur, à peine une nuance de gris plus pâle que la nuit, commençait à poindre sur la ligne d'horizon. Je suivis Frank vers un buisson d'aulnes au bord du sentier. Il avait repéré un minuscule espace entre les arbres, juste assez grand pour nous accueillir debout l'un contre l'autre. Le chemin était nettement visible, ainsi que l'intérieur du cercle de pierres qui n'était qu'à une trentaine de mètres. Frank n'avait pas son pareil pour se glisser sans bruit dans l'obscurité. Je me demandai – et ce n'était pas la première fois – quel genre de travail il avait bien pu effectuer pendant la guerre.

Encore somnolente, je n'aspirais à rien d'autre qu'à me nicher confortablement sous un buisson douillet. Hélas, nous n'en avons pas la place et je fus contrainte de rester debout, scrutant le sentier escarpé pour voir apparaître nos druidesses. Je commençais à avoir des crampes dans les reins et j'avais mal aux pieds, mais l'attente ne serait sans doute pas longue. À l'est, la ligne d'horizon avait viré au rose pâle et je calculai qu'il ne restait guère plus d'une demi-heure avant l'aube.

La première était aussi discrète que Frank. Nous entendîmes tout juste un léger roulement de pierre quand ses pieds butèrent contre quelques cailloux près du sommet de la colline. Je distinguai alors une chevelure argentée. Mme Graham. C'était donc vrai. La gouvernante du vicaire était vêtue sobrement, avec une jupe en tweed et un manteau de laine. Elle portait un paquet blanc sous le bras. Elle disparut derrière l'une des pierres dressées, aussi silencieuse qu'un fantôme.

Les autres suivirent rapidement, seules, par deux ou trois, avec des fous rires étouffés et des chuchotements qui cessèrent sitôt qu'elles approchèrent du cromlech.

J'en reconnus quelques-unes. Il y avait Mme Buchanan, la factrice, ses cheveux blonds fraîchement permanentés laissant une forte senteur de *Soir de Paris* dans son sillage. Je me

mordis la lèvre pour ne pas rire. Voilà donc à quoi ressemblait une druidesse moderne !

Elles étaient quinze en tout. La plus âgée, Mme Graham, devait avoir la soixantaine, et j'avais déjà croisé la plus jeune au village, d'une vingtaine d'années tout au plus, poussant un landau. Toutes étaient équipées pour la marche dans la bruyère et portaient un paquet sous le bras. Sans échanger un mot, elles disparurent derrière les pierres et les buissons, pour réapparaître quelques instants plus tard, les mains vides et vêtues d'un drap blanc noué sur une épaule. De fait, une légère odeur de lessive m'avait chatouillé les narines quand l'une d'elles était passée devant notre buisson.

Elles s'assemblèrent hors du cercle de pierres, formant une ligne allant de la plus âgée à la plus jeune, et attendirent en silence. Le jour se levait peu à peu.

Lorsque le soleil émergea enfin de la ligne d'horizon, elles avancèrent vers le centre du cercle en file indienne. Elles firent lentement plusieurs fois le tour intérieur du cromlech, aussi dignes et solennelles que des cygnes tournoyant sur un lac.

Soudain, la meneuse s'arrêta, leva les bras vers le ciel et s'avança vers le centre du cercle. Se tournant vers les pierres orientées à l'est, elle prononça quelques mots d'une voix claire. Elle ne parlait pas fort, mais sa voix se répercutait contre les roches, comme si l'appel émanait des menhirs eux-mêmes.

L'incantation, inintelligible pour moi, fut répétée par les danseuses. Car entre-temps elles s'étaient mises à danser. Sans se toucher, mais les bras tendus, elles sautillaient sur place et se balançaient, sans cesser de tourner. Soudain, la ronde se scinda en deux. Sept d'entre elles continuèrent à tourner dans le sens des aiguilles d'une montre, tandis que les autres faisaient volte-face et partaient dans le sens inverse. Les deux demi-cercles se croisaient de plus en plus vite, formant parfois une boucle complète, parfois une double ligne courbe. La meneuse se tenait toujours au centre, parfaitement immobile, lançant régulièrement son appel plaintif et aigu, dans une langue morte depuis longtemps.

Elles auraient dû paraître ridicules, et peut-être l'étaient-elles. Un groupe de femmes, déguisées avec un drap, bon nombre d'entre elles grosses et loin d'être agiles, paradant en cercle au sommet d'une colline. Pourtant, leur chant me donnait la chair de poule.

Elles s'arrêtèrent toutes en même temps et se tournèrent vers le soleil levant, formant deux lignes parallèles. À mesure que le soleil s'élevait, la lumière avança entre les menhirs situés à l'est, suivit le couloir laissé par les deux rangées de danseuses et alla inonder une grande pierre fendue de l'autre côté du cromlech.

Les femmes se tinrent un moment immobiles, disparaissant dans l'ombre de chaque côté du grand faisceau de lumière. Puis Mme Graham se mit à parler, toujours dans cette même langue étrange. Elle pivota sur place et marcha, le dos droit, ses mèches argentées luisant au soleil, le long du chemin de lumière. Sans un mot, les danseuses la suivirent. Elles s'engouffrèrent une à une dans la grande fissure de la pierre principale et disparurent.

Nous nous accroupîmes entre les aulnes jusqu'à ce que les femmes réapparaissent dans leur tenue de ville, riant et papotant comme si de rien n'était, et s'éloignent en groupe sur le sentier, en route pour aller prendre un café au presbytère.

— Mon Dieu ! soufflai-je en m'étirant, essayant de chasser les fourmillements dans mes jambes. Quelle vision !

— Merveilleux ! s'exclama Frank. Je n'aurais voulu rater ça pour rien au monde.

Il se glissa hors de notre cachette comme un serpent, me laissant me dépêtrer entre les branchages tandis qu'il s'avancait au milieu du cercle, le nez au ras du sol comme un limier flairant la trace du gibier.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demandai-je.

J'entrai dans le cercle avec quelques hésitations mais le soleil était déjà haut et les menhirs, quoique toujours impres-

sionnants, avaient beaucoup perdu de leur aspect menaçant à l'aube.

— Des repères, répondit-il en avançant à quatre pattes, scrutant l'herbe. Comment savaient-elles où se placer et où s'arrêter ?

— Bonne question, je ne vois rien.

Toutefois, je remarquai une plante intéressante poussant au pied de l'une des grandes pierres. Du myosotis ? Non, probablement pas. Celle-ci avait des pétales bleu nuit et un cœur orange. Intriguée, je m'approchai. Frank, qui avait l'ouïe plus fine que la mienne, bondit soudain et m'attrapa par le bras, m'entraînant hors du cercle juste au moment où une des druidesses entraît de l'autre côté.

C'était Mlle Grant, la petite dame potelée qui tenait la boutique de confiseries et de pâtisseries dans High Street. Elle regarda autour d'elle en plissant les yeux, puis fouilla ses poches à la recherche de ses lunettes. Les mettant sur son nez, elle fit le tour du cercle. Enfin, elle trouva ce qu'elle était venue rechercher, un peigne en écaille. Elle le remit en place, ajustant ses mèches épaisses et brillantes. Mais elle ne semblait pas particulièrement pressée de rentrer au village ouvrir sa boutique. Elle s'assit sur un rocher, s'adossa confortablement à un géant de pierre et alluma une cigarette.

Frank laissa échapper un soupir d'exaspération.

— Hum, chuchota-t-il. On ferait mieux de s'en aller. Telle qu'elle est partie, elle pourrait rester là toute la matinée. Et puis, je ne vois aucune trace dans l'herbe.

— Si tu veux, on reviendra plus tard, suggérai-je, toujours intriguée par la fleur bleue.

— D'accord.

Mais apparemment, le cromlech ne l'intéressait déjà plus. Toute son attention était concentrée sur les détails de la cérémonie. Sur le chemin du retour, il m'assaillit de questions, m'enjoignant de me rappeler la formulation exacte des incantations et l'ordre des pas des danseuses.

— Du norrois, conclut-il enfin, d'un air satisfait. Les racines des mots viennent du vieux norrois, j'en suis pratiquement sûr. Mais la danse...

Il secoua la tête.

— Non, la danse doit être plus ancienne que ça. Beaucoup plus ancienne. Je ne dis pas que les peuples scandinaves ne connaissent pas la figure de la ronde, ajouta-t-il en fronçant les sourcils d'un air critique comme si j'avais soutenu le contraire. Mais ce pas croisé avec deux demi-cercles, c'est... hum, ça me rappelle... On retrouve un motif similaire sur les poteries pictes, mais je me demande...

Il sombra dans l'une de ses transes, marmonnant à voix haute. Il ne revint sur terre que lorsqu'il glissa sur quelque chose au milieu du chemin au pied de la colline. Il tomba en avant les bras tendus et dévala les derniers mètres du sentier, atterrissant dans un champ de trèfle.

Je me précipitai derrière lui. Quand je le rejoignis, il était assis dans le pré.

Il paraissait indemne.

— Ça va ? demandai-je quand même.

— Je crois, répondit-il en se frottant le crâne et lissant ses cheveux en arrière. Sur quoi j'ai trébuché ?

— Ça !

Je lui tendis une boîte de sardines, oubliée par quelque campeur négligent.

— Une des menaces de la civilisation, ajoutai-je.

— Ah !

Il prit la boîte, regarda à l'intérieur, puis la lança par-dessus son épaule.

— Vide, dommage ! Cette excursion matinale m'a ouvert l'appétit. Si on allait voir si Mme Baird peut nous offrir un petit déjeuner tardif ?

— C'est une idée, répondis-je en enlevant quelques brins d'herbe de sa veste. Personnellement, j'avais plutôt pensé à attendre jusqu'à l'heure du déjeuner.

Nos regards se croisèrent.

— Ah, fit-il simplement en me lançant un regard entendu.

Sa main remonta lentement le long de mon bras et glissa derrière ma nuque, son pouce me chatouillant gentiment le lobe de l'oreille.

— Effectivement, c'est une idée.

— Mais uniquement si tu n'as pas trop faim, précisai-je.

Son autre main se fraya un chemin le long de mon dos. Il m'attira à lui d'une légère pression dans le creux de mes reins. Il entrouvrit les lèvres et enfouit sa tête dans mon corsage, son souffle caressant la pointe de mes seins.

Il me coucha doucement dans l'herbe. Les tiges de trèfle semblaient flotter dans l'air autour de sa tête. Il se pencha sur moi et posa ses lèvres sur les miennes. Sans cesser de m'embrasser, il défit lentement un à un les boutons de ma robe, me faisant languir, s'interrompant pour glisser une main sous le tissu et titiller mes mamelons gonflés de désir. Bientôt, ma robe était ouverte jusqu'à la taille.

— Ah ! fit-il encore. Ta peau est comme du velours blanc.

Il parlait d'une voix rauque et sa mèche lui tombait dans les yeux, mais il ne fit rien pour la rabattre cette fois.

D'une légère chiquenaude, il dégrafa la fermeture de mon soutien-gorge, et se pencha pour m'embrasser. Puis il s'écarta et plaça ses deux mains en coupe sur mes seins, les pressant l'un contre l'autre, les écartant, puis les pressant de nouveau, jusqu'à me faire gémir de plaisir. Il écrasa ses lèvres sur les miennes et me serra contre lui jusqu'à ce que nos corps ne fassent plus qu'un. Puis il me mordilla doucement le lobe de l'oreille.

La main qui me caressait le dos descendit toujours plus bas, s'arrêtant soudainement avec surprise. Elle me palpa à l'aveuglette puis Frank redressa la tête et me regarda avec un drôle de sourire.

— Qu'est-ce que tu portes là ? demanda-t-il en mimant l'idiot du village. Ou, plutôt, qu'est-ce que tu ne portes pas là ?

— Je me tiens toujours prête, rétorquai-je. Quand on est infirmière, on ne sait jamais à quel type d'urgence on va devoir faire face.

— Vraiment, Claire, murmura-t-il, glissant une main sous ma jupe et remontant le long de ma cuisse vers le creux chaud et nu entre mes jambes. Ton sens pratique est terrifiant.

Ce même soir, Frank entra derrière moi dans le salon pendant que j'étais assise, un grand livre ouvert sur mes genoux.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il en posant ses mains sur mes épaules.

— Je cherche cette plante, répondis-je, marquant ma page avec le doigt. Celle que j'ai vue ce matin au pied d'un des menhirs. Regarde...

Je lui tendis le livre ouvert.

— J'hésite entre la famille des campanulacées, des gentianacées, des polémoniacées ou, ce qui est plus probable, des boraginacées... Ce pourrait aussi être une simple variante du myosotis. À moins qu'elle n'appartienne au même groupe que l'*Hepatica nobilis*.

Je lui indiquai une illustration en couleurs d'une anémone hépatique.

— Je ne crois pas que ce soit une gentiane, les pétales n'étaient pas vraiment ronds, mais...

— Pourquoi ne retournes-tu pas sur place pour vérifier ? suggéra-t-il. M. Crook pourrait sans doute te prêter sa vieille bécane ou, non, j'ai une meilleure idée, emprunte plutôt la voiture de Mme Baird, c'est plus sûr. De la route au sommet de la colline, le chemin n'est pas long.

— Ça ne fait jamais qu'une centaine de mètres à grimper comme une chèvre. Depuis quand tu t'intéresses aux plantes ? demandai-je, soudain méfiante.

À la lumière jaune de la lampe du salon, son visage doré ressemblait à un médaillon antique.

— Si tu veux tout savoir, ce n'est pas la plante qui m'intéresse. En revanche, si tu pouvais jeter un œil autour du cercle de pierres ?

— D'accord, mais pour chercher quoi ?

— Des traces de feux. Dans tous les documents que j'ai pu dénicher sur les rites de Beltane, il est question de feux. Pourtant les femmes de ce matin n'en ont pas fait. Je me demande si elles n'auraient pas allumé un bûcher hier soir, avant de venir danser ce matin. Dans les croyances anciennes, ces feux étaient en fait déclenchés par des bergers. Je n'ai pas vu la moindre trace de cendres à l'intérieur du cercle, mais je n'ai pas pensé à regarder à l'extérieur avant de partir.

— OK... dis-je en bâillant.

Mes deux réveils successifs avant l'aube commençaient à se faire sentir. Je refermai le livre et me levai.

— Mais il n'est pas question que je me lève avant neuf heures demain matin.

De fait, il était près de onze heures le lendemain matin quand j'arrivai au cercle de pierres. Il bruina et j'étais trempée, n'ayant pas pensé à prendre un ciré. J'examinai attentivement l'extérieur du cercle, mais, si quelqu'un avait allumé un feu, il avait pris la peine d'en effacer toute trace.

La plante fut plus facile à trouver. Elle était là où je me souvenais de l'avoir vue, au pied de la pierre la plus grande. J'en cueillis quelques spécimens et les glissai provisoirement dans mon mouchoir avec l'intention de les ranger plus correctement dans les presses qui attendaient au pied de la colline dans la minuscule voiture de Mme Baird.

Le menhir principal était fendu verticalement en deux blocs massifs, séparés par une faille qui faisait bien un mètre de large. Pour une raison obscure, la pierre avait été scindée volontairement. On pouvait voir que les deux faces de chaque côté du passage correspondaient exactement.

Je pris soudain conscience d'un bourdonnement continu qui m'agaçait les oreilles depuis un certain temps déjà. Il semblait

venir de très près. Je pensai tout d'abord à une ruche logée quelque part dans une fissure du menhir. Je posai une main contre la pierre pour mieux l'inspecter.

La roche hurla.

Je fis un bond en arrière, avec une telle vigueur que je trébuchai et tombai les fesses dans l'herbe, fixant le menhir, abasourdie.

Jamais de ma vie je n'avais entendu un tel son. Aucun mot ne peut le décrire, si ce n'est que c'était un cri inhumain... le cri d'une pierre. C'était effroyable.

Les autres menhirs se mirent à hurler à leur tour. Il y eut un bruit de bataille, des râles d'hommes à l'agonie, un fracas d'armures qui s'entrechoquent, des hennissements de chevaux pris de panique.

Je secouai violemment la tête pour tenter de dissiper le vacarme, mais il ne fit que s'accentuer. Je me levai et tentai tant bien que mal de fuir vers l'extérieur du cercle. Les bruits venaient de tous côtés, me martelant les tympons, me transperçant le crâne. Ma vue commença à se brouiller.

Je ne sais plus si je me dirigeai volontairement vers la faille de la grande pierre ou si, aveuglée par la douleur, je m'y engageai accidentellement.

Je me souviens qu'une nuit, voyageant en automobile, bercée par le ronronnement du moteur et l'impression de douce apesanteur, je me suis endormie sur le siège du passager. Le conducteur a pris un pont trop rapidement et a perdu le contrôle du véhicule. Je me suis réveillée en sursaut, passant sans transition de mon rêve de flottement à la lumière aveuglante des phares de la voiture qui se précipitait vers nous. J'eus alors l'impression de tomber en chute libre, mon estomac me remontant dans la gorge. C'est à peu près ce que je ressentis entre les deux blocs de pierre du cromlech, en bien plus puissant.

Mon champ de vision sembla se réduire à un minuscule point noir, puis celui-ci disparut, me laissant non pas dans

l'obscurité totale, mais dans un vide d'une luminosité éclatante. Je me sentis tourner à toute allure, ou retournée comme un gant de l'intérieur vers l'extérieur. Les mots me manquent pour décrire cette sensation de déchirement total, cette impression d'être projetée violemment contre quelque chose qui n'existait pas.

En vérité, il ne se passa rien. Rien ne bougea, ne changea, ni ne sembla se produire. Pourtant, j'étais en proie à une terreur absolue, si puissante que je perdis toute notion de ce que j'étais et d'où j'étais. J'étais au cœur du chaos, et aucune force de l'esprit ou du corps n'y pouvait rien.

Ce n'est pas vraiment que je perdis connaissance mais une chose est sûre, pendant un certain temps, je n'eus plus conscience de moi-même. Je me « réveillai », si l'on peut dire, trébuchant contre une pierre au pied de la colline. Je dévalai les derniers mètres à moitié sur les fesses et terminai ma course dans l'herbe.

J'avais envie de vomir et la tête me tournait. Je rampai jusqu'à un taillis de jeunes chênes et m'adossai contre un tronc le temps de reprendre mes esprits. À quelque distance, je percevais un bruit confus de cris semblables à ceux que j'avais entendus et ressentis, au cœur du cromlech. Cependant, cette fois il s'agissait d'un son bien humain : le vacarme d'hommes en train de se battre. Je me tournai vers lui.

L'homme dans les bois

QUAND JE LES APERÇUS, LES HOMMES n'étaient qu'à quelques dizaines de mètres de là où je me trouvais. Ils filaient comme des lapins à travers une petite clairière. Ils n'étaient que deux ou trois, vêtus de kilts. Au loin, j'entendis une détonation que, dans ma torpeur, j'interprétai comme un coup de feu.

Lorsque apparurent à leur suite six hommes portant une veste rouge, des hauts-de-chausses et brandissant des mousquets, je ne doutai plus d'être en proie à une hallucination. J'écarquillai les yeux, me giflai les joues, tendis deux doigts devant moi. Pas de doute, je comptai bien deux doigts, j'y voyais encore clair. Je reniflai le parfum âcre et printanier des arbres, perçus la senteur d'un bouquet de trèfles à mes pieds. Mon odorat fonctionnait normalement.

Je palpai mon crâne. Aucune bosse ni douleur, aucun signe de commotion cérébrale. Mon pouls était un peu rapide mais régulier.

Les cris que j'entendais au loin changèrent brusquement. Il y eut un bruit de galop et je vis soudain un groupe de chevaux foncer droit sur moi. Ils étaient montés par des Écossais en kilt, beuglant comme des veaux des phrases en gaélique. Je bondis hors de leur route avec une agilité qui attestait que je

n'avais rien perdu de mes capacités physiques, même si mon état mental laissait à désirer.

Au centre de la clairière, un des hommes en rouge, qui avait été plaqué au sol par les chevaux en fuite, se releva et agita un poing menaçant dans un geste théâtral. Alors, tout s'éclaira : un tournage ! Bien sûr ! Comment avais-je pu être aussi sotte ? On tournait un film de cape et d'épée, la énième reconstitution historique de la grande épopée écossaise.

Indépendamment de mes talents d'actrice, l'équipe du tournage n'apprécierait sans doute pas que j'introduise une note anachronique dans le champ de la caméra. Je me glissai dans le sous-bois, dans l'intention de contourner la clairière et de retrouver la route où j'avais laissé la voiture. L'entreprise s'avéra plus difficile que prévu. La végétation était dense et les ronces accrochaient mes vêtements. J'avancai lentement, piétinant les branches mortes, dégageant ma jupe à chaque pas.

S'il avait été un serpent, je lui aurais marché dessus. Il était tapi parmi les jeunes pousses, se confondant avec elles. D'ailleurs, je ne vis que sa main qui jaillit de nulle part et m'attrapa le bras.

Une autre main vint se coller sur ma bouche et je me sentis entraînée en arrière dans une jeune chênaie. Mon agresseur n'était pas tellement plus grand que moi, mais il avait une poigne d'acier. Tout en me débattant comme une forcenée, je perçus une senteur fleurie, un mélange de lavande et de quelque chose de plus épicé, mêlé à l'odeur âcre de la transpiration. À mesure que les branches se rabattaient sur nous en nous fouettant le corps et le visage, il me sembla que le bras et la main qui m'étreignaient la taille ne m'étaient pas totalement inconnus.

Je secouai violemment la tête pour dégager ma bouche.

— Frank ! hurlai-je. À quoi tu joues ?

J'étais à la fois soulagée de le trouver ici et furieuse de ce petit jeu idiot. Déjà passablement ébranlée par ma méssa-

venture dans le cromlech, je n'étais pas d'humeur pour une partie de cache-cache dans les bois.

Les mains libèrent leur étreinte, mais, avant même de me retourner, je sentis qu'un détail clochait. Ce n'était pas seulement l'eau de Cologne que je ne reconnaissais pas, mais une sensation plus subtile. Je fis volte-face et restai clouée sur place.

— Vous... vous n'êtes pas Frank, balbutiai-je.

Il m'étudia avec un intérêt non dissimulé avant de répondre d'un air amusé :

— C'est un fait. Quoique j'aie un cousin répondant à ce nom. Mais je doute que vous m'ayez confondu avec lui, madame, car nous n'avons pas grand-chose en commun.

J'ignore à quoi ressemblait ce cousin, mais cet homme aurait pu être le jumeau de Frank. Ils avaient la même silhouette souple et élancée, les mêmes traits finement ciselés, les mêmes sourcils horizontaux, les mêmes grands yeux noisette, les mêmes cheveux bruns rabattus en une mèche souple sur le front.

Sauf que celui qui se tenait devant moi les portait longs, retenus en queue de cheval par une lanière de cuir. Sa peau cuivrée comme celle d'un bohémien témoignait d'une vie au grand air, exposée aux éléments, sans rapport avec le teint doré que Frank avait acquis depuis notre arrivée dans les Highlands.

— Qui êtes-vous ? demandai-je, très mal à l'aise.

Certes, Frank venait d'une grande famille, mais je croyais en connaître tous les membres résidant en Grande-Bretagne. En outre, si Frank avait eu vent de quelque parent vivant dans les Highlands, il m'en aurait parlé et aurait insisté pour qu'on lui rendît visite, armés de l'incontournable pile de documents et d'arbres généalogiques, en quête d'anecdotes croustillantes au sujet du célèbre Black Jack Randall.

L'inconnu leva les sourcils d'un air perplexe.

— Qui suis-je ? Je pourrais vous retourner la question, madame, et avec infiniment plus de raisons.

Son regard descendit nonchalamment de la racine de mes cheveux à mes orteils, se promenant avec une lenteur insolente sur ma fine robe de coton parsemée de pivoines et s'attardant avec une étrange lueur amusée sur mes jambes nues. Je ne compris pas vraiment où il voulait en venir, mais je me sentis extrêmement mal à l'aise. Je reculai de quelques pas et me heurtai à un tronc d'arbre.

Quand il se détourna enfin, ce fut comme si on m'enlevait un énorme poids de sur le ventre. Je poussai un soupir de soulagement, me rendant soudain compte que j'avais retenu mon souffle pendant toute la durée de son inspection.

Il alla chercher sa veste, jetée sur la branche la plus basse d'un jeune chêne, la brossa du revers de la main pour enlever quelques feuilles, puis l'endossa.

Je dus émettre un petit hoquet de surprise, car il leva de nouveau les yeux vers moi. La veste était écarlate. C'était une sorte de redingote avec de longues basques taillées en pointe, un col sans revers et un brandebourg le long de la boutonnrière. Ses manchettes retournées faisaient bien quinze centimètres et étaient doublées en peau de buffle. Une chaînette en or pendait à l'une des épauettes. C'était un ancien uniforme d'officier... la tenue des dragons. Ainsi, c'était un acteur... il appartenait à l'équipe de tournage que j'avais vue plus tôt. La courte épée qu'il était en train d'accrocher à sa ceinture n'était qu'un accessoire, pourtant elle était d'un réalisme à s'y tromper.

Je m'appuyai contre le tronc d'arbre et croisai les bras devant ma poitrine, essayant de me donner de l'assurance.

— Alors, vous allez me dire qui vous êtes, bon sang ! lançai-je d'une voix éraillée qui trahissait ma nervosité.

Il fit la sourde oreille, prenant tout son temps pour bou-tonner sa veste. Ce ne fut qu'une fois qu'il eut terminé qu'il daigna me répondre. Avec une moue ironique, il s'inclina devant moi, une main sur le cœur.

— Jonathan Randall, écuyer, capitaine du 8^e régiment des dragons de Sa Majesté. Pour vous servir, madame.

Je détalai comme une folle. Je filai à travers bois, bientôt hors d'haleine, ignorant ronces, orties et cailloux... J'entendis un cri derrière moi mais, trop paniquée, je ne cherchai pas à savoir d'où il venait.

Je fuyais à l'aveuglette. Les branches fouettaient mon visage et mes bras. Mes chevilles se tordaient sur les pierres. J'étais incapable de formuler la moindre pensée cohérente, ne songeant qu'à fuir cet homme.

Un lourd poids m'atteignit dans le bas des reins et je plongeai la tête la première, atterrissant sur le ventre, le souffle coupé. Deux mains me retournèrent comme une crêpe sur le dos et je vis le capitaine Jonathan Randall tombé à genoux à côté de moi. Il haletait et avait perdu son épée dans la course, il était échevelé, couvert de boue, et manifestement très agacé.

— Peut-on savoir quelle mouche vous a piquée ? Où couriez-vous ainsi ? s'écria-t-il.

Une lourde mèche de ses cheveux s'était libérée et pendouillait sur son front, accentuant encore sa ressemblance avec Frank et mon trouble.

Il se pencha sur moi et me coinça les bras étalés en croix. Je me débattis furieusement, ne parvenant qu'à le faire s'affaler de tout son long sur moi, m'immobilisant complètement. Du coup, sa mauvaise humeur sembla s'évanouir sur-le-champ.

— Ah, c'est ça que tu voulais, la garce, hein ? lança-t-il avec un grand sourire. Je t'obligerai volontiers, ma belle, mais tu as choisi un bien mauvais moment.

Il m'écrasait de tout son poids. Sous le tapis de feuilles, une pierre m'entaillait douloureusement les reins. Je gigotai pour la déloger. Il pressa encore un peu plus ses hanches contre les miennes, ses mains clouant mes épaules au sol. J'ouvris la bouche pour laisser échapper ma fureur.

— De quel droit... commençai-je.

Il ne me laissa pas le temps de finir. Plongeant en avant, il plaqua ses lèvres sur les miennes. Sa langue fouilla ma bouche sans vergogne, tournant et dardant, se retirant puis revenant à l'assaut. Il cessa aussi soudainement qu'il avait commencé.

Il me tapota la joue.

— Pas mal, dit-il. Peut-être plus tard, quand j'aurai le temps de m'occuper de toi plus correctement.

Entre-temps, j'avais retrouvé mon souffle et en usai en hurlant comme une damnée dans son tympan. Il fit un bond en arrière comme s'il venait de recevoir de l'huile bouillante dans l'oreille. J'en profitai pour dégager un genou et le lui envoyer de toutes mes forces dans ses parties intimes, l'envoyant rouler dans la mousse.

Je me remis précipitamment sur pied. Il pivota adroitement sur le flanc et se redressa aussitôt. Je cherchai désespérément une issue autour de moi. J'étais acculée au pied de l'une de ces hautes falaises de granit qui jaillissent un peu partout dans les Highlands. L'endroit où nous nous trouvions formait un creux, comme une niche. Il en bloquait l'entrée, les bras écartés entre les parois rocheuses. Son beau visage brun exprimait à la fois la colère et la curiosité.

— Avec qui étais-tu ? tonna-t-il. Qui est ce Frank ? Je ne connais pas de Frank dans ma compagnie. Est-ce un homme qui vit dans les environs ?

Il esquissa un sourire moqueur.

— Tu ne pues pas le fumier, c'est donc que tu ne couches pas avec les culs-terreux. À vrai dire, tu m'as l'air un peu trop chère pour les paysans du coin.

Je serrai les poings et les dents. Ce mufle ne perdait rien pour attendre.

J'adoptai mon ton de mère supérieure qui faisait généralement de l'effet sur les garçons de salle un peu trop verts et les jeunes internes, et m'écriai d'un air pincé :

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous racontez. Je vous ordonne de me laisser passer, sur-le-champ !

Le capitaine Randall sembla trouver cela très drôle. Je faisais de mon mieux pour contrôler la panique qui s'était emparée de moi et me martelait frénétiquement les tympan.

Il secoua lentement la tête, m'examinant de nouveau en détail.

— Je n'en ai pas terminé avec toi, ma belle, répondit-il d'un ton badin. Je me demande bien ce qu'une putain peut faire dehors, seule, en chemise et en souliers. Et de bonne facture, par-dessus le marché ! ajouta-t-il en lançant un regard vers mes mocassins crottés.

— Une quoi ! ? hurlai-je.

Il ne répondit pas. Il se contenta de me dévisager froidement, puis avança soudain d'un pas et m'attrapa par le menton. Je saisis son poignet et tirai de toutes mes forces.

— Lâchez-moi !

Il avait des doigts d'acier. Il me fit tourner la tête de droite à gauche, m'examinant à la lumière du sous-bois.

— Une vraie peau de duchesse... murmura-t-il d'un air songeur.

Il se pencha en avant et renifla.

— ... un parfum français dans les cheveux...

Il me lâcha enfin et je me frottai le menton avec indignation, cherchant à effacer toute trace de son contact.

— ... rien qui ne puisse avoir été offert par un riche protecteur, mais tu ne t'exprimes pas comme une gueuse.

— Trop aimable, rétorquai-je. Laissez-moi passer, mon mari m'attend. S'il ne me voit pas revenir d'ici dix minutes, il viendra à ma recherche.

— Ah, un mari !

L'expression d'admiration moqueuse s'atténua légèrement sans disparaître pour autant.

— Et comment s'appelle ce mari ? Où est-il ? Et comment se fait-il qu'il laisse sa femme errer seule dans les bois à moitié nue ?

Jusque-là, j'avais étouffé cette partie de mon cerveau qui tentait désespérément de trouver un sens à tout ce que je vivais depuis le début de l'après-midi. Elle parvint toutefois à reprendre le dessus juste à temps pour me prévenir que je ne pouvais qu'aggraver mon cas en donnant le nom de famille de Frank à cet homme, vu qu'ils portaient le même. Refusant donc de lui répondre, je fis mine de vouloir passer. Il me bloqua la route avec son bras, tandis que sa main volait vers moi.

Il y eut comme un sifflement au-dessus de nos têtes, suivi immédiatement d'une ombre traversant rapidement mon champ de vision et d'un bruit sourd de chute. L'instant suivant, le capitaine Randall gisait à mes pieds, sous un tas de loques qui remuaient. Un gros poing noir s'éleva dans les airs et s'abattit avec une puissance considérable, rencontrant manifestement quelque surface osseuse à en juger par le craquement sinistre qui retentit. Les jambes du capitaine, minces dans leurs hautes bottes brunes, s'immobilisèrent soudain.

Je me retrouvai nez à nez avec une paire d'yeux noirs et luisants. La main épaisse qui avait provisoirement détourné de ma personne les attentions peu honorables du capitaine se referma comme un étau sur mon avant-bras.

— Et vous, vous êtes qui ? demandai-je, interloquée.

Mon sauveur, si on peut l'appeler ainsi, mesurait quelques centimètres de moins que moi et était de constitution frêle, mais le bras nu qui émergeait de la chemise en lambeaux était noué de muscles et son corps tout entier semblait être fait d'une matière dure et résistante, rappelant des ressorts de sommier. Ce n'était pas non plus ce qu'on appelle un bellâtre : il avait la peau grêlée, le front bas et une mâchoire étroite.

— Suivez-moi, grogna-t-il.

Il me tira par le bras. Encore étourdie par la succession rapide des événements, j'obéis et le suivis.

Mon nouveau compagnon escalada rapidement un talus couvert d'aulnes, contourna derrière un gros rocher et nous

nous retrouvâmes sur un sentier. Il était envahi d'herbes folles et on le devinait à peine dans la bruyère, mais c'était néanmoins un chemin, zigzaguant vers la crête de la colline.

Ce n'est qu'une fois en train de dévaler l'autre flanc de la colline que je trouvai assez de souffle et d'esprit pour lui demander où nous allions. Ne recevant aucune réponse, je répétais en haussant le ton :

— Mais où on va comme ça, bordel ?

Pour toute réponse, il se jeta sur moi, le visage grimaçant, et me poussa hors du sentier. J'ouvrais la bouche pour laisser échapper un cri de protestation quand il écrasa sa grosse paluche contre mes lèvres et me plaqua au sol en roulant sur moi.

« Décidément c'est une manie ! » pensai-je tout en gigotant désespérément pour me libérer. Au même instant, j'entendis ce qu'il avait entendu et jugeai plus prudent de me taire et de cesser de remuer. Des voix s'interpellaient, ponctuées de craquements de bois mort et de bruits d'éclaboussures. Je ne pouvais entendre ce qu'elles disaient, mais elles appartenaient indubitablement à des Anglais. Je secouai furieusement la tête pour dégager ma bouche et, par la même occasion, mordis à pleines dents la main qui me bâillonnait. J'eus juste le temps de noter que mon ravisseur avait mangé des harengs au vinaigre avec les doigts avant qu'un objet contondant ne s'écrase sur ma nuque et que tout devienne noir.

Un cottage en grosse pierre se dessina soudain dans le rideau de brume. La nuit était tombée et les volets clos ne laissaient filtrer qu'un mince filet de lumière. Ignorant combien de temps j'étais restée inconsciente, je n'avais aucun moyen de savoir si nous avions parcouru une longue distance depuis la colline de Craigh na Dun ou la ville d'Inverness. Nous étions à cheval. J'étais juchée devant mon ravisseur, les mains liées au pommeau de la selle. Nous avançons lentement à travers champs.

Je n'avais pas dû rester évanouie très longtemps. Je ne présentais aucun symptôme de commotion ni d'autres effets secondaires, mis à part une douleur cuisante à la base du crâne. Mon ravisseur, peu prolix, avait répondu à toutes mes questions, revendications et remarques acerbes par le même grognement indéchiffrable, qui sonnait à peu près comme « Mmmphm ». Si j'avais eu le moindre doute quant à sa nationalité, cette onomatopée typiquement écossaise aurait suffi à le dissiper.

Quand notre monture s'arrêta enfin devant les ajoncs qui bordaient le cottage, mes yeux s'étaient accoutumés à la pénombre. Aussi, en pénétrant à l'intérieur, je fus d'abord aveuglée par la lumière. Puis, peu à peu, je constatai que la pièce unique n'était en fait éclairée que par un feu de cheminée, plusieurs bougies et une vieille lampe à huile désuète.

— Qu'est-ce que tu nous rapportes là, Murtagh ?

L'homme à la face de fouine me saisit le bras et me poussa devant le feu.

— Une *Sassenach*, Dougal, à en juger par sa façon de parler.

Ils étaient plusieurs hommes dans la pièce, tous les yeux braqués sur moi, certains avec curiosité, d'autres avec une concupiscence non dissimulée. Au cours de mes péripéties de l'après-midi, ma robe avait été déchirée à plusieurs endroits. Il me suffit d'un coup d'œil pour évaluer les dégâts : un accroc au niveau de ma poitrine laissait voir la courbe d'un de mes seins, détail qui très certainement n'avait pas échappé à ceux qui m'observaient. Toutefois, tenter d'y remédier n'aurait fait qu'aggraver mon cas. Je choisis donc au hasard l'un des visages devant moi et le fixai froidement, espérant faire diversion.

— Elle est bien potelée, la garce, commenta celui que je toisais, un gros aux cheveux poisseux assis près du feu.

Sans lâcher son quignon de pain, il se leva et vint m'inspecter de plus près. Il me releva le menton du dos de la main et écarta les mèches qui cachaient mon visage, laissant tomber des miettes sur le col de ma robe. Les autres s'ap-

prochèrent à leur tour, m'encerclant en une masse de plaids et de poils, puant la sueur et l'alcool. Ce n'est qu'alors que je remarquai qu'ils étaient tous en kilt, ce qui était plutôt inhabituel, même dans cette partie des Highlands. Étais-je tombée en plein milieu d'une assemblée de clan ou d'une réunion d'anciens combattants ?

— Venez par ici.

Un grand brun barbu assis à une table près de la fenêtre me fit signe d'approcher. À son ton péremptoire, j'en déduisis que c'était le chef de cette meute. Les hommes s'écartèrent à contrecœur pour me laisser passer tandis que le dénommé Murtagh me poussait en avant.

Le brun m'examina attentivement d'un regard indéchiffrable. C'était un bel homme à l'allure moins bestiale que celle de ses compagnons. Cependant, son air grave et son front creusé de rides trahissaient un tempérament qu'il valait mieux éviter de contrarier.

— Comment vous appelez-vous ?

Je fus prise de court quelques secondes, car il n'avait pas du tout la voix de stentor que j'avais attendue de son impressionnant poitrail.

— Claire... Claire Beauchamp, répondis-je, décidant sur l'inspiration du moment d'utiliser mon nom de jeune fille.

S'ils envisageaient de réclamer une rançon, je n'allais quand même pas leur faciliter la tâche en les conduisant droit à Frank ! En outre, je ne tenais pas à dévoiler mon identité à ces mufles avant de savoir à qui j'avais affaire.

— Et puis-je savoir de quel droit... commençai-je.

— Beauchamp ? interrompit le géant brun.

Décidément, j'allais devoir me faire à l'idée que personne ne m'écouterait, un manque d'éducation qui commençait à devenir tristement familier.

Le front soucieux de mon interlocuteur se plissa. En entendant mon nom, plusieurs hommes dans la pièce avaient eu un mouvement de surprise.

— C'est bien français, n'est-ce pas ?

De fait, il avait prononcé mon nom correctement à la française et non comme moi qui, en bonne Anglaise, disais simplement « Bitcheum ».

— Parfaitement, répondis-je, légèrement décontenancée.

— Où l'as-tu trouvée ? demanda-t-il en se tournant vers Murtagh.

Ce dernier, occupé à boire à une gourde en cuir, haussa les épaules.

— Au pied de Craigh na Dun. Elle s'entretenait avec un certain capitaine des dragons de ma connaissance, expliqua-t-il d'un air entendu. Il semblait y avoir un doute entre eux sur le fait que la dame soit ou non une catin.

Dougal m'examina longuement, inspectant chaque détail de ma robe en coton et de mes chaussures de marche.

— Je vois. Et quelle était l'opinion de la dame sur le sujet ? demanda-t-il en accentuant cyniquement le mot « dame » d'une manière qui me fit tiquer.

Murtagh sembla goûter cette plaisanterie douteuse. Ses lèvres esquissèrent une moue moqueuse.

— Elle assurait qu'elle n'en était pas. Le capitaine lui-même semblait partagé. Alors, il a décidé de mettre la question à l'épreuve.

— Si on en faisait autant ? suggéra le gros lard de tout à l'heure en s'avançant vers moi avec un sourire avide, les pouces glissés sous sa ceinture.

Je reculai précipitamment, mais ne pus aller bien loin, vu les dimensions de la pièce.

— Ça suffit, Rupert, tonna Dougal.

Il souriait toujours, mais son ton autoritaire arrêta net Rupert dans son élan.

— Tu sais que je n'aime pas que vous violiez les femmes, même celles de l'ennemi. Et puis, nous n'avons pas le temps.

Cette déclaration me soulagea quelque peu, même si les motivations morales sous-jacentes laissaient à désirer. Cependant,

les regards lascifs de certains visages tournés vers moi n'étaient guère rassurants. J'avais l'impression d'être exhibée en public en sous-vêtements. Je n'avais pas la moindre idée de ce que mijotait cette bande de brigands, mais il ne faisait aucun doute qu'ils n'étaient guère fréquentables. Je me mordis la langue, réprimant les invectives plus ou moins pertinentes qui bouillonnaient en moi.

— Qu'en dis-tu, Murtagh ? lança Dougal à mon ravisseur. Elle n'a pas l'air sensible au charme de Rupert.

— Ça ne prouve rien, objecta un petit chauve. Il ne lui a rien offert en échange. Aucune femme n'accepterait un bougre comme Rupert sans paiement substantiel... et d'avance.

Cette observation déclencha l'hilarité générale. Dougal interrompit le vacarme d'un geste sec de la main et montra la porte d'un signe de tête. Le chauve, toujours grimaçant, s'exécuta sans rechigner et sortit.

Murtagh, le seul qui n'avait pas ri, me regarda en fronçant les sourcils.

— Non, fit-il enfin. Je ne sais pas d'où elle vient, mais je suis prêt à parier ma meilleure chemise que ce n'est pas une putain.

J'espérai du fond du cœur que sa meilleure chemise n'était pas celle qu'il portait sur le dos, auquel cas je ne donnais pas cher de ma réputation.

— Tu dois savoir ce dont tu parles, tu en as fréquenté assez, gloussa Rupert.

Dougal le fit taire.

— Nous verrons plus tard, dit brusquement ce dernier. Il nous reste encore une longue route à parcourir ce soir et il faut d'abord s'occuper de Jamie. Il ne pourra aller nulle part dans cet état.

Je reculai dans l'angle de la cheminée, espérant me faire oublier dans l'ombre. Juste avant d'entrer dans la chaumière, Murtagh m'avait délié les mains. Je pourrais peut-être m'échapper discrètement pendant qu'ils étaient occupés

ailleurs. Leur attention s'était tournée vers un jeune homme affalé sur un tabouret. Pendant toute la scène, il avait à peine levé la tête, se tenant l'épaule et se balançant doucement d'avant en arrière.

Dougal écarta doucement sa main et l'un des hommes rabat-tit le plaid qui le couvrait, révélant une chemise crasseuse maculée de sang. Un petit moustachu vint se poster derrière lui et brandit un poignard. Saisissant la chemise par le col, il la fendit jusqu'à la taille, dégageant l'épaule.

Je tressaillis, comme tous ceux présents. Une profonde entaille lui courait du cou au bras, le sang dégoulinant sur son torse. Mais plus impressionnante encore était l'articulation elle-même. Elle saillait d'une manière affreuse, laissant le bras pendre de côté dans un angle impossible.

— Mmmphm, grogna Dougal. Elle est sortie de son trou, pauvre vieux !

Le jeune homme redressa la tête. En dépit de ses traits tirés par la douleur et de sa jeune barbe rousse, il avait un beau visage, franc et généreux.

— Je suis tombé sur le bras quand la balle de mousquet m'a désarçonné. J'ai atterri de tout mon poids sur ma main et crac ! l'épaule est sortie.

— Crac ! tu peux le dire, bougonna le moustachu.

À en juger par son accent, c'était un homme plus cultivé que ses confrères. Il palpa l'épaule, faisant grimacer le jeune homme.

— La blessure n'est pas bien grave. La balle a traversé l'épaule en laissant une plaie nette. Les veines ne sont pas atteintes.

Il prit un vieux bout de chiffon graisseux sur la table et épongea le sang.

— Pour ce qui est de l'épaule, je ne sais pas trop quoi faire. Il faudrait un chirurgien pour la remettre en place. Tu crois pouvoir tenir le coup jusque-là, mon garçon ?

« Une balle de mousquet ? Un chirurgien ? » pensai-je, interdite.

Le jeune homme fit non de la tête, le visage blême.

— J'ai déjà assez mal sans bouger.

Il ferma les yeux et se mordit la lèvre inférieure.

— On ne peut pas le laisser là ! s'impatienta Murtagh. Les Anglais ont beau être crétins, ils vont finir par arriver jusqu'ici. Et Jamie passera difficilement pour un innocent paysan, troué comme il est.

— Sois sans crainte, le rassura Dougal, il n'est pas question de l'abandonner.

— Alors, il ne reste qu'une solution, soupira le moustachu, nous allons lui remettre l'épaule en place nous-mêmes. Murtagh et Rupert, tenez-le, j'essaie.

Je l'observai avec compassion agripper le poignet du jeune homme et commencer à le lever de force. Ce devait être atrocement douloureux mais le blessé, le visage dégoulinant de sueur, ne laissa échapper qu'un faible gémissement. Soudain, il s'affaissa en avant, et ses deux compagnons le retinrent de justesse avant qu'il ne s'écrase le nez contre le sol.

L'un des hommes déboucha une flasque et la pressa contre les lèvres du malheureux. Une odeur âpre d'eau-de-vie flotta jusqu'à moi. Le jeune homme toussa et manqua de s'étrangler, mais avala néanmoins le liquide ambré qui coulait le long de ce qui lui restait de chemise.

— Prêt pour une deuxième tentative ? demanda le chauve. À moins que tu veuilles essayer, Rupert ?

Il se tourna vers le ruffian barbu.

Le Rupert en question fit quelques exercices d'assouplissement des mains comme s'il s'apprêtait au lancement du poids. Puis il saisit à son tour le poignet du jeune homme, dans l'intention manifeste de remettre de force le bras en place, ce qui aurait sans doute pour effet de briser l'os comme une vulgaire baguette de bois sec.

— Arrêtez ! m'écriai-je malgré moi, toute velléité de fuite soudain balayée par mon professionnalisme outré.



Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI (Barcelone)
le 20 juillet 2014.*

Dépôt légal juillet 2014.
EAN 9782290099445
OTP L21EDDN000442N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion